{BnF Gallica

Berthe, ou Une seconde mère, par J.-B.-J. Champagnac,...

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Champagnac, Jean-Baptiste-Joseph (1798-1858). Berthe, ou Une seconde mère, par J.-B.-J. Champagnac,.... 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

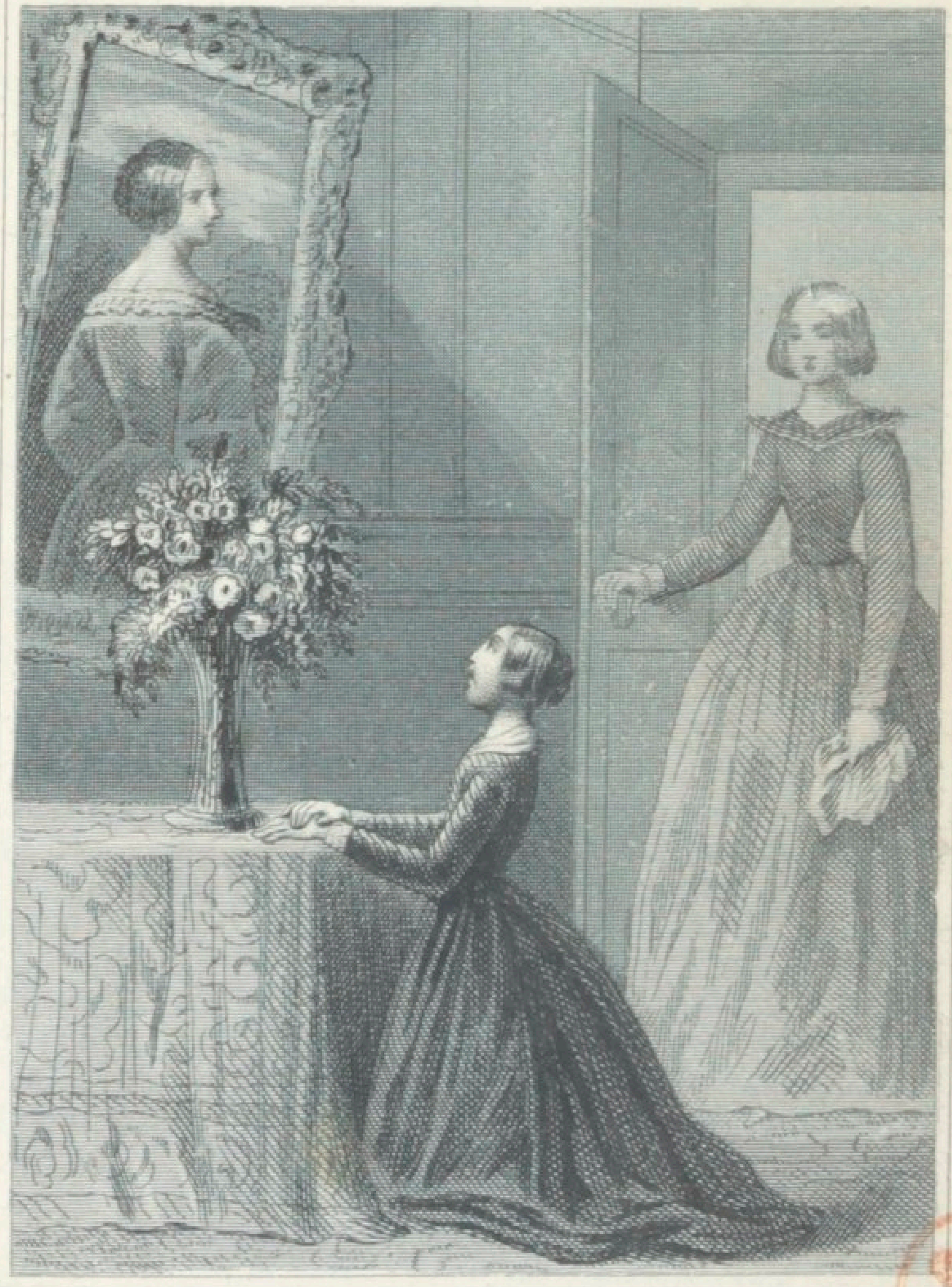
Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

C.HOUDART 1970

BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE MORALE
BERTHE
OU
LA SECONDE MÈRE.
PAR
M. CHAMPAGNAC.
LIMOGES.
BARBOU FRÈRES, ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE
CHRÉTIENNE ET MORALE
APPROUVÉE
PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

BERTHE.



Berthe était comme en extase devant le portrait !....

B.

BERTHE

OU

UNE SECONDE MÈRE,

Par J.-B.-J. Champagnac,

AUTEUR DE LA PETITE REINE BLANCHE, DE L'HIVER AU COIN DU FEU, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES D'ÉDUCATION.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

6825

LIMOGES.
BARBOU FRÈRES, IMP.-LIBRAIRES.

1845.

Y2
22101

I

LE PANIER DE RAVES.

Il y a quelques années, par une riante matinée du printemps, plusieurs personnes qui paraissaient étrangères dans la contrée se promenaient dans les environs de la petite ville de Pierre-Buffière, qui

n'est qu'à quatre lieues de Limoges. Cette petite société de promeneurs, composée de plusieurs hommes et deux dames, venait de parcourir la belle vallée qu'arrose la Briance, et prenait gaîment la direction de la ville pour ne pas manquer l'heure du déjeuner, heure qui n'est pas sans importance, surtout après une promenade matinale.

Une vieille paysanne, dont la mise, quoique très-propre, n'annonçait que trop l'indigence, se traînait avec peine, appuyée sur un bâton, et suivait lentement le même chemin. Derrière elle, une petite fille de huit à neuf ans, vêtue très-simplement, mais avec une certaine élégance qui décelait l'aisance de la bourgeoisie, portait à son bras un panier qui faisait presque autant de volume qu'elle, et qui était plein de larges raves fraîchement cueillies. La pauvre enfant, peu accoutumée à de tels fardeaux, ployait

sous la charge, mais elle n'en marchait pas moins résolument, et ses petites jambes finissaient par faire du chemin. De temps en temps elle changeait son panier de bras pour se soulager un peu. De grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front gracieux et de ses joues vermeilles : il ne faut pas demander si elle était fatiguée.

Une des deux dames dont je viens de parler avait remarqué cette enfant, si jeune et si courageuse ; son regard la suivait avec un intérêt qui n'était peut-être pas exempt de curiosité. Un peu avant de rentrer en ville, la vieille s'arrêta, et, se retournant vers sa petite compagne :

— Oh ! mon Dieu ! ma bonne petite demoiselle Berthe, lui dit-elle avec l'accent de la reconnaissance, comme vous devez être fatiguée ! Donnez-moi le panier, je vous en prie, c'est à mon tour...

— Laissez, laissez, chère Mathurine,

répondit la petite fille en se redressant, cette charge serait trop lourde pour vous qui avez tant de peine à marcher ; encore un petit peu de courage, et j'arriverai chez vous.

— Que vous êtes bonne, ma chère demoiselle ! reprit Mathurine ; mais tout de bon je crains que votre absence ne donne de l'inquiétude chez vous, et qu'on ne vous gronde...

— Laissez-moi faire, Mathurine ; on ne me gronde jamais quand il m'arrive de faire un peu de bien à quelqu'un. C'est bien là grand'chose d'ailleurs !... Et puis ce n'est que le temps de ma récréation que je vous donne. Je vais me dépêcher, vous allez voir : avant un quart d'heure je serai rendue chez vous, et soyez sûre que je ne manquerai pas la messe de neuf heures... Je viens d'entendre tout à l'heure le premier coup de cloche... Je vous laisse donc, car vous ne pouvez marcher aussi vite que moi.

Et, en disant ces derniers mots, la petite Berthe prit son élan pour tourner la route, en ce moment encombrée de petits monceaux de cailloux destinés à l'entretenir ; mais, arrivée au beau milieu, dans sa précipitation, elle heurta contre une pierre qui la fit chanceler et tomber rudement sur le pavé. Pendant quelques secondes Berthe resta sans mouvement. La vieille Mathurine, pâle de faiblesse et de saisissement, se lamentait de ne pouvoir courir au secours de sa jeune bienfaitrice.

Tout-à-coup un cri perçant se fait entendre... Une voiture de poste arrivait rapidement sur le lieu de la scène; les chevaux, lancés au grand trot, ne pouvaient être facilement arrêtés : Berthe courait le danger d'être broyée sous les roues; encore un moment, et la voiture arrivait sur elle... C'était une des deux dames qui, à cette vue, avait jeté ce cri d'effroi.

— Mais voyez donc cette pauvre enfant qui vient de tomber, disait-elle avec chaleur aux personnes de sa compagnie. Messieurs, il n'y a pas un instant à perdre, elle va périr !...

Mais, voyant que personne ne bouge pour aller relever la jeune fille, elle s'élance elle-même, rapide comme l'éclair, saisit l'enfant avec vivacité, la prend dans ses bras et la transporte au pas de course sur le bas côté de la route. Il était temps, car à peine avait-elle exécuté ce mouvement que la voiture de poste, entraînée par les chevaux, qu'il eût été difficile d'arrêter, passait à grand bruit sur le lit de cailloux qui avaient occasioné la chute de Berthe. Cependant la dame étrangère prodiguait tous ses soins à sa petite protégée. Celle-ci resta un moment sans connaissance; les roses de son teint avaient fait place à une pâleur extrême; mais, sitôt qu'elle eut respiré les sels dont l'o-

bligeante inconnue s'empressa de faire usage, elle ouvrit les yeux et sourit à toutes les personnes qui l'entouraient.

— Vous êtes-vous fait du mal, ma chère enfant? lui dit la dame étrangère d'une voix pleine de douceur.

— Grâce à Dieu, non, madame, répondit Berthe; seulement j'ai eu bien peur quand je me suis sentie tomber avec mon panier au milieu de la route... Mais où est-il donc le panier de raves de la pauvre Mathurine? ajouta-t-elle presque aussitôt.

— Ne vous en occupez pas, ma bonne demoiselle, répondit Mathurine, plus morte que vive de ce qui venait d'arriver; ne vous en occupez pas : il est là; il n'a pas couru le même danger que vous, allez!

— C'est égal, je veux le porter chez vous tout de même, reprit la petite fille en remuant ses bras et ses jambes pour

montrer qu'elle ne s'était nullement blessée.

— Du tout, ma chère enfant, dit aussitôt la dame qui venait d'arracher Berthe à une mort certaine ; c'est assez comme cela pour aujourd'hui ; le panier sera porté chez Mathurine par un domestique qui vous reconduira en même temps chez vos parens.

— Alors, madame, je vous remercie bien de toutes vos bontés, reprit Berthe avec le sourire le plus gracieux ; mais je vous prie de me permettre de m'en aller tout de suite ; car, voyez-vous, pour tous les trésors du monde, quoique ce ne soit pas aujourd'hui un dimanche, je ne voudrais pas manquer la messe.

— Pourquoi donc, ma chère petite ?

— Parce que j'ai besoin de rendre grâces à Dieu pour la bonté avec laquelle il m'a conservé la vie. Je ne manquerai pas non plus de le prier pour vous,

madame ; car je sens tout ce que je vous dois. Je m'en vais donc bien vite pour m'habiller et ne pas être en retard. Adieu, madame, je vous promets de ne pas vous oublier dans mes prières.

Et, en disant ces paroles, Berthe fit une révérence à la dame, qui l'embrassa avec tendresse en chargeant un domestique qu'on venait d'appeler de porter le panier de raves jusqu'à la demeure de Mathurine et de reconduire la petite demoiselle chez elle. La petite, n'ayant plus les raves à porter, partit devant avec la légèreté d'une jeune biche. Toutes les personnes présentes étaient émerveillées de la gentillesse prématurée de cette enfant et de son aimable caractère.

— A qui appartient cette jolie petite fille ? demanda la dame à la vieille Mathurine, qui ne demandait pas mieux que de répondre.

— Elle est la fille de M. Blanzac, ré-

pondit Mathurine, un brave et digne homme, comme toute sa famille au surplus ; car il n'y en a pas un pour démentir l'autre. C'est un des plus honorables négocians de Limoges. Il a eu le malheur de perdre, il y a quatre ans, son excellente femme, qui venait tous les ans passer l'été ici, dans une jolie maison de campagne qui leur appartient, là haut à l'autre bout de la ville. La bonne madame de Blanzac, c'était elle qui faisait du bien aux pauvres gens du pays! Aussi l'avons-nous tous pleurée comme on pleure une bonne mère. Des anges du bon Dieu comme ça ne devraient jamais quitter la terre. Mais elle a laissé, en nous quittant, quelqu'un qui sera un jour sa digne remplaçante. D'abord, pour la figure, elle est le portrait vivant de sa mère, et, pour le cœur, c'est une excellente créature comme elle. Tenez, madame, vous avez vu tout à l'heure un échantillon de sa bonté. J'ai

pour tout bien, outre la cabane où je demeure, un petit coin de terre bien abrité qui, après les froids, conserve encore quelques raves, ma nourriture ordinaire. Mais, comme je viens d'être bien malade, je ne me sentais pas la force d'aller en cueillir, parce que mon champ est assez loin d'ici, et ma provision d'hiver était entièrement épuisée. Alors mademoiselle Berthe a voulu absolument se charger de faire et de transporter la cueillette ; je ne voulais pas y consentir, mais j'ai vu que je lui faisais de la peine. Alors nous sommes parties de bonne heure toutes les deux. Si vous aviez vu, ma bonne dame, comme ce bon petit ange s'efforçait de me soulager dans ma marche pénible ! « Appuyez-vous sur moi, Mathurine, quand vous êtes fatiguée; je suis jeune, je dois être votre bâton de vieillesse ; je suis forte, moi, sur mes jambes ; ne craignez pas de me fatiguer. » Puis, quand nous avons

été dans ma ravière, si vous aviez pu voir de quel cœur elle travaillait. Oh ! elle ne craignait pas, en touchant la terre, de salir ses blanches petites mains. Elle cueillait, elle cueillait comme si elle eût été à la tâche. « Voyez-vous, ma chère Mathurine, me disait-elle, si je ne puis pas faire autre chose pour vous *quant à présent*, parce que je suis encore une enfant, laissez-moi au moins vous aider de tout mon petit pouvoir. Plus tard, quand j'aurai fait ma première communion, quand on me jugera assez raisonnable pour me donner de l'argent, je sais bien l'usage que j'en ferai... Je n'ai point oublié les leçons et les exemples de mon excellente mère. » Bonne petite demoiselle Berthe, elle avait de grosses larmes dans les yeux en disant ces derniers mots ; et moi je ne pouvais m'empêcher de pleurer avec elle, au souvenir de la femme si charitable que nous avons tous perdue !...

Le récit simple et naïf de la vieille Mathurine avait vivement intéressé la dame, ainsi que les personnes qui l'accompagnaient. Il avait suffi pour donner une haute idée des vertus de la famille Blanzac; mais en même temps il avait excité une touchante sympathie en faveur de la pauvre bonne femme si reconnaissante, qui prenait tant de plaisir à rendre hommage à ses bienfaiteurs. A l'aide de quelques-unes de ces paroles que les âmes chrétiennement secourables savent faire comprendre à demi-mot, la dame provoqua en un instant une petite collecte pour la bonne Mathurine, et, lui remettant avec une délicate discrétion les pièces d'argent qu'elle venait de puiser dans les poches de ses compagnons, elle lui dit avec une bonté pleine de charme :

— Acceptez, chère bonne femme, ce que le ciel vous envoie aujourd'hui.

— Grand merci, madame, répondit

Mathurine. Que le bon Dieu bénisse
main charitable qui m'assiste !

— Dieu me récompense déjà, reprit
dame : combien ne suis-je pas heuren
de tenir en ce moment la place de vo
ancienne bienfaitrice, de madame Bla
zac ! combien aussi sa charmante pet
Berthe m'a plu par ce que je lui ai
faire, et par ce que vous m'en avez di
Ah ! mon plus grand bonheur sur la ter
aurait été d'avoir une petite fille si ricl
d'aimables espérances ! mais le ciel ne l
pas voulu, ajouta-t-elle avec un profon
soupir. Dieu sait mieux que nous ce qu
nous convient ; il faut savoir se résigne
à sa sainte volonté.

— Ma bonne dame, répondit Mathurine
c'est aussi ce que je me dis bien souvent
quand il m'arrive quelque nouveau malheur... car je n'en ai pas manqué dans ma vie... : mon pauvre mari tué en travaillant; mes trois enfans, trois beaux garçons que j'avais eu tant de peine à élever

pendant mon veuvage, enlevés coup
ur coup par des maladies impitoyables;
na ferme brûlée et détruite de fond en
omble, et par-dessus toutes ces plaies,
ui saigneront tant que je vivrai, les
nfirmités qui m'accablent au point de
n'empêcher de gagner ma pauvre subsis-
nce... Mais, pardon, ma bonne dame,
ardon de vous entretenir de toutes ces
noses; voyez-vous, ça fait tant de bien
e parler de ses peines quand on a le bon-
eur de rencontrer un cœur compatis-
nt!

— Bonne Mathurine, vous avez bien
ison, et vous ne me devez pas d'excuse,
t avec affabilité la dame étrangère; c'est
oi qui dois vous remercier de la con-
nce que vous m'avez témoignée et
n'on est toujours heureux de savoir in-
irer. Si j'ai encore quelque occasion de
venir à Pierre-Buffière, soyez bien
nvaincue que je viendrai voir Mathu-
me...

— Je suis bienheureuse, madame, de tant d'honneur ; ma pauvre cabane est à deux pas d'ici, auprès de ce grand noyer, qui me prête souvent son ombrage.

— Quant à mon aimable Berthe, je ne l'oublierai pas non plus... La maison de ses parens est, dites-vous, au bout de la ville ?

— Oui, ma bonne dame ; tenez, cette jolie maison blanche aux contrevens verts que l'on voit très-bien d'ici auprès de ce bouquet d'arbres... Oh ! je suis bien sûre que mademoiselle Berthe est en ce moment à l'église. La pauvre enfant ! ce n'était pas sans raison qu'elle disait ne vouloir pas manquer la messe aujourd'hui.

— Avait-elle donc une autre raison que celle qu'elle nous a dite ?

— Hélas ! oui, ma bonne dame ; il y a aujourd'hui même quatre ans qu'elle est orpheline.

— Pauvre enfant !... Adieu, Mathurine,

et au revoir, s'il plaît au bon Dieu, dit la dame en rejoignant les personnes de sa société.

Le jour même, la dame partait de Pierre-Buffière pour retourner chez elle en passant par Limoges.

II

PREMIÈRE ÉDUCATION DE LA PETITE BERTHE.

La maison de campagne de M. de Blanzac était une charmante habitation sous tous les rapports : bon air, belle exposition, charmans entourages : tout s'y trouvait réuni, au dedans comme au dehors,

pour faire trouver l'existence agréable. Sur le devant de la maison s'étendait une vaste pelouse, au milieu de laquelle s'élevaient quelques arbres, et qu'entouraient un riant parterre et des buissons de fleurs. Un large chemin sablé, très-commode pour les promeneurs, serpentait autour de cette pièce de gazon d'une forme oblongue. C'était là que Berthe prenait ses ébats enfantins ; là elle s'amusait à courir sur le tapis de verdure, ou folâtrait en poursuivant quelque beau papillon aux ailes dorées. Chaque matin elle venait admirer les fleurs nouvellement épanouies, sans jamais en cueillir une seule, à moins que le vieux jardinier ne lui en fît l'invitation. Elle prenait aussi plaisir à écouter le chant des oiseaux qui avaient fait leurs nids sur les arbres de la pelouse.

Retenu à Limoges par les occupations toujours croissantes d'un commerce florissant, M. Blanzac ne pouvait guère

venir qu'une fois par mois à Pierre-Buffière pour voir sa petiteBerthe, qu'il aimait tendrement, et pour s'émerveiller des progrès qu'elle avait pu faire pendant son absence.

Du reste, l'excellent père était dans une parfaite sécurité à l'égard de son enfant. Il avait confié l'éducation de Berthe à une de ses parentes, femme de mérite et d'expérience, et dont les principes pieux lui inspiraient une confiance bien méritée. Madame Saint-Brice en effet s'acquittait avec zèle de ses devoirs d'institutrice. Elle était d'une douceur et d'une indulgence excessives, dont beaucoup d'enfans d'un mauvais naturel auraient pu facilement abuser. Il est bon que l'enfance, si prompte ordinairement à s'oublier, rencontre quelquefois des regards sévères qui l'observent et la maintiennent dans de sages limites. Mais madame Saint-Brice aurait craint de faire

pleurer un enfant en lui adressant un reproche ou une réprimande. Heureusement Berthe, douce et bonne, affectueuse et caressante, docile et prévenante, n'avait nul besoin d'être menée sévèrement, et son aimable caractère suppléait merveilleusement à ce qui manquait, sous ce rapport, à madame Saint-Brice, excellente femme d'ailleurs et surtout fort instruite.

Avec une âme aussi bonne et aussi indulgente, madame Saint-Brice aurait-elle pu, du fond du cœur, ne pas s'attacher à Berthe, être heureuse de ses joies enfantines, et prendre part à ses petits chagrins?

Ce n'est pas que, plus d'une fois, et de crainte d'affaiblir son autorité en se montrant trop familière ou trop indulgente, madame Saint-Brice ne fît bien tous ses efforts pour se maintenir dans une froideur réservée ; mais elle ne pouvait long-

temps jouer ce rôle, qui n'allait pas à son cœur. Et puis, à force de gentillesses, Berthe savait l'intéresser à son aimable caquetage, et chaque jour l'espiègle enfant se promettait bien de nouveaux triomphes.

Qu'on nous permette de rapporter ici une de ses conversations, qui d'ailleurs se rattache à notre sujet d'une manière assez intime.

Le bruit s'était répandu vaguement que M. Blanzac allait épouser en secondes noces une personne de la contrée, et cette rumeur avait assez préoccupé Berthe pour qu'elle ne craignît pas de rompre le silence à cet égard, ainsi qu'on va le voir. Un jour donc que madame Saint-Brice lui parut disposée à parler, voici comment la petite entra en matière, tout en paraissant fort occupée d'une robe de satin rose destinée à sa poupée.

— Madame Saint-Brice, dit-elle, est-ce

qu'il est permis de se marier plusieurs fois ?

— Oui, mon enfant, l'Eglise le permet. Mais à quoi bon cette question ? Cela ne regarde point les enfans de votre âge.

— Pardonnez-moi, madame, cela les regarde beaucoup quand ils ont, comme moi, à regretter une excellente mère, si difficile à remplacer.

— D'accord : mais, Berthe, il ne s'agit point de cela en ce moment.

— Mais si mon petit père venait à se marier, comme on le dit...

— Eh bien ! croyez-vous, mon enfant, que votre père, qui vous chérit, n'aurait pas songé à choisir une femme capable de vous chérir aussi comme sa propre fille ?

— Mais, malgré toute sa tendresse, mon cher petit père ne pourrait-il pas se tromper ? et alors la pauvre Berthe...

Et, en disant ces paroles, Berthe avait le cœur gros; des larmes roulaient dans ses jolis yeux, et paraissaient au moment de couler. Madame Saint-Brice elle-même fut émue de voir sa jeune élève en cet état; elle se disait à elle-même que l'inquiétude de la pauvre orpheline n'était pas tout-à-fait dépourvue de fondement, et s'étonnait qu'une enfant aussi jeune se préoccupât de pareilles craintes. Toutefois elle s'empressa de rassurer Berthe autant qu'il était en son pouvoir.

—Mon enfant, lui dit-elle, vous offensez votre père en vous affligeant ainsi sans motifs réels... Vous ne savez pas encore ce que doit être la mère qu'il vous destine. Ce n'est pas bien de juger ainsi les personnes sans les avoir vues, sans les connaître. Mais j'entre dans vos idées; j'admets que votre belle-mère ait peu de tendresse pour vous, ainsi que vous paraissez le craindre; croyez-vous que votre

père, qui n'a cessé de vous prodiguer des preuves du plus sincère amour, croyez-vous que vos deux frères, qui vous regardent plutôt comme leur enfant que comme leur sœur, souffriraient qu'on vous maltraitât dans la maison qui vous a vue naître?... Oh! non, détrompez-vous; nous tous, nous serions là pour plaider votre cause.

— Mille remercîmens, bonne Saint-Brice, mille remercîmens; cette marque d'intérêt de votre part me fait bien du plaisir. Mais on dit tant de mal des belles-mères; on dit qu'il y en a si peu qui aiment les enfans de leurs maris; on raconte souvent tant de vilaines choses sur leur compte que je ne puis m'empêcher de trembler...

— Qui donc a pu avoir la sottise de vous entretenir de tout cela? reprit madame Saint-Brice. En vérité, il y a des gens qui n'ont pas l'ombre du sens commun.

Fourrer dans la tête d'un enfant de pareilles chimères! Quelle absurdité! Ce sera sans doute quelque domestique? Ne ferait-on pas beaucoup mieux de se mêler de son ouvrage?

— Ma bonne madame Saint-Brice, je puis vous assurer que personne de la maison n'a cherché à me parler de cela.

— Ces idées, ce me semble, ne vous sont pas venues toutes seules.

— Non sans doute, répondit Berthe, dont le visage se couvrit en ce moment d'une rougeur qui décelait un peu de honte. Mais je vais vous dire comment il est arrivé que le nom seul de belle-mère m'inspire une sorte de terreur. Hier, sortant de l'église après la messe, je me disposais à revenir tout de suite ici, comme vous me l'aviez recommandé; mais je m'arrêtai à lire une affiche qui venait d'être placardée sur une des colonnes. C'était pour la fête de la paroisse.... Quel-

ques personnes causaient à quelques pas plus loin, et sans faire la moindre attention à moi. Le nom de mon papa vint frapper plusieurs fois mon oreille. Alors, quoiqu'on m'ait dit bien des fois que c'était bien vilain d'être curieuse, j'écoutai attentivement en faisant toujours semblant de lire l'affiche.

— Vous voyez, mon enfant, que le bon Dieu vous a tout de suite punie de votre vilaine curiosité, en permettant que vous fussiez tourmentée par les choses mêmes que vous ne deviez pas écouter. Tâchez de ne plus retomber dans ce défaut, qui porte souvent sa punition avec lui.

— Oh! je m'en repens bien, je vous assure; car c'est là que j'ai entendu, au sujet des méchantes belles-mères, des choses qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête, et qui, dans ce moment, me bouleversent encore.

— Calmez-vous, Berthe, et faites à la

sainte Vierge une prière bien fervente pour qu'elle vous fasse la grâce d'avoir une seconde mère qui ressemble à la première. Vous savez que la mère de l'enfant Jésus aime les petits enfans, et qu'elle se plaît à appeler sur eux une foule de grâces.

— Oh oui! madame Saint-Brice, tout à l'heure je vais suivre votre bon conseil. Je serais si malheureuse si j'avais une belle-mère capable, comme on en a vu, de me priver de l'amitié de mon cher père, de celle de mes deux frères Edouard et Marc, qui ont tant d'affection pour leur petite sœur. Oh! alors je serais comme une pauvre délaissée, je serais véritablement comme ma poupée que personne n'habille, à qui personne ne dit mot, dont personne ne s'occupe quand je ne suis pas là!

Cette réflexion tout enfantine fit sourire madame Saint-Brice, qui profita de ce moment pour faire renaître le calme dans le cœur de Berthe et la rassurer

complétement sur l'avenir. La petite se retira aussitôt dans sa petite chambre, et, s'agenouillant devant un tableau représentant la sainte Vierge entourée de jolis petits anges, elle lui adressa avec la foi la plus vive une prière qui fut sans doute exaucée, car, lorsqu'elle revint près de madame Saint-Brice, une douce sérénité rayonnait sur son front aimable, où ne se montrait plus aucun nuage.

— Bonne Saint-Brice, dit-elle, j'ai bien fait de vous écouter. Mon parti est pris; je me confie en la divine Providence, qui protége toujours les orphelins; je me confie aussi à la tendresse de mon cher petit père, à l'attachement de mes deux frères, au vôtre... Eh bien! assurée de jouir de toutes ces consolations, si la belle-mère que me donnera mon cher papa n'est pas bonne et aimable pour moi, j'ai pris la résolution de la gagner à force de douceur, d'attentions et de prévenances.

— Voilà une résolution très-louable, reprit madame Saint-Brice ; mon enfant, je vous engage à y persévérer, quoique j'aie lieu de penser que vous n'aurez nulle occasion d'y recourir.

A quelques jours de là, M. Blanzac vint annoncer lui-même son prochain mariage avec une jeune veuve qui habitait le bourg de Laurières, situé près d'une belle forêt, sur la rive gauche de l'Ardour. Les qualités de cette dame avaient eu plus de part à ce projet d'union que l'état de sa fortune. M. Blanzac désirait surtout rencontrer dans sa future compagne une femme capable de se charger de l'administration de ses propriétés, tandis qu'il se livrerait entièrement à ses affaires commerciales, dont le développement toujours progressif réclamait de sa part une activité incessante. Il comptait également sur elle pour achever la première éducation de sa chère Berthe, qui devait bientôt être pri-

vée des soins si tendres de madame Saint-Brice, que des affaires importantes forçaient de retourner se fixer à Limoges. Il désirait surtout que cette enfant, si bonne, si aimante, n'eût point à se plaindre de la seconde mère qu'il allait lui donner. Nous verrons bientôt comment son vœu fut réalisé.

Berthe accueillit cette nouvelle avec une joie naïve, qui charma son père. Celui-ci lui dit en la caressant :

— Ah! petite espiègle, tu es si contente parce que tu vas bien t'amuser.

— Cher petit père, je vous prie de me juger un peu mieux, répondit Berthe en se précipitant dans les bras de M. Blanzac : vous paraissez heureux de ce mariage, et c'est la seule cause de ma joie.

— Elle aura d'autres causes encore quand tu connaîtras l'excellente dame qui te tiendra lieu de mère.

— Je le désire bien, et je l'espère, dit Berthe à demi-voix.

— Avant quinze jours d'ici, tu auras fait connaissance avec elle ; ainsi donc je pense que tu vas t'occuper de ta petite toilette pour assister à la cérémonie nuptiale, qui aura lieu dans l'église de Laurières.

—Ces apprêts seront bientôt faits, grâce à madame Saint-Brice, répondit Berthe ; tu verras comme je serai belle ce jour-là, cher père !

III

L'AGRÉABLE SURPRISE

Bientot fut fixé le jour du mariage de M. Blanzac. Déjà Berthe se faisait une fête de partir en voiture pour Laurières ; déjà, mais il faut le dire, moins par esprit de vanité que pour répondre aux

désirs de son cher père, qui éprouvait un grand plaisir à se mirer, pour ainsi dire, dans sa petite-fille, elle avait mis en ordre, en tout ce qui pouvait la concerner, les divers ajustemens qui devaient faire partie de sa toilette. Tout cela remplissait les tiroirs d'une commode placée dans le petit cabinet qu'elle appelait son appartement. Des rubans d'un rose tendre, des gants blancs tout mignons, tout parfumés, de jolis souliers de satin blanc, une ceinture de soie couleur vapeur et moirée, et par-dessus tout une élégante parure de corail avec une garniture d'or, appelaient tour à tour les regards de Berthe pendant les momens donnés à la récréation. La parure de corail, gracieux présent de son père, la flattait plus que tout le reste. Elle se composait de boucles d'oreilles et d'un charmant collier auquel pendait une croix d'or à la jeannette délicieusement ciselée. L'enfant, chez qui une précieuse

ignorance se trouvait d'accord avec de bons sentimens, ne voyait à se parer de ces brillantes frivolités que le plaisir de porter un don qu'elle tenait de la main de son père chéri.

Pendant tous ces apprêts, l'idée de la future belle-mère, idée naguère encore si terrifiante, s'était presque entièrement effacée. Par un privilége précieux de son imagination tendre et mobile, d'autres images, beaucoup plus riantes, avaient pris la place des pensées chagrines qui l'avaient occupée un instant. Le bonheur qu'elle avait vu briller dans les yeux de son père lui avait semblé un gage assuré du sien propre, et lui avait rendu toute sa quiétude d'esprit.

Tout allait donc pour le mieux, et l'on s'apprêtait gaîment à faire le voyage de Laurières. Mais voilà que, l'avant-veille du jour du mariage, Berthe, au moment de se lever, se trouva hors d'état de quitter

le lit. Une fièvre ardente l'a travaillée pendant son sommeil; une lassitude générale, un grand mal de tête, un commencement d'éruption cutanée, un pouls inégal et agité, annoncent une maladie qui peut devenir sérieuse. Madame Saint-Brice, après avoir un moment examiné sa malade, envoie aussitôt chercher le médecin, qui dira de quelle manière il faut combattre cette indisposition subite. En attendant elle s'établit au chevet de Berthe, et lui donne un peu d'eau sucrée tiédie pour soulager la soif qui la dévore.

Cependant le docteur, qui demeurait dans le voisinage, ne tarde pas à arriver. Il considère attentivement notre petite malade, et signale sans hésiter l'invasion de la rougeole. Puis arrive le chapitre, bien simple en pareil cas, des prescriptions médicales.

— Il faut, dit-il, tenir mademoiselle

bien chaudement pour favoriser l'éruption. Je vais vous ordonner une boisson qui viendra aussi à votre secours ; mais, pendant plusieurs jours, il faut éviter avec soin le contact de l'air extérieur pour ne pas s'exposer à faire rentrer, comme on dit, le loup dans la bergerie.

— Oh! mon Dieu! monsieur, dit Berthe d'un air bien triste, je ne pourrai donc pas assister au mariage de mon cher petit père?

— Impossible! impossible! répondit le docteur d'un ton tranchant : monsieur votre père vous aime trop pour compromettre votre existence sans nécessité. Il peut fort bien se marier sans vous, mademoiselle; et, si vous vous exposiez à sortir dans l'état où vous êtes présentement, dans huit jours infailliblement il aurait à pleurer sa fille. Vous ne voudriez pas lui causer une peine aussi cruelle?

— Mais que va-t-il penser, que pensera

la dame qu'il doit épouser, quand on ne nous verra point arriver, madame Saint-Brice? Pourvu qu'on n'aille pas croire qu'il y ait mauvaise volonté de ma part! O mon Dieu, mon Dieu, quel contre-temps!

— Calmez-vous, mon enfant, répondit la grave dame; je vais écrire sur-le-champ à M. Blanzac et lui dépêcher un exprès. De cette manière, nous couperons court à toute fâcheuse conjecture; et votre père, d'après ce que je vais lui mander, qui n'est au reste que l'exacte vérité, pourra se tranquilliser.

— Monsieur le médecin, ma maladie sera-t-elle longue? dit Berthe en consultant avec inquiétude la physionomie de l'élève d'Hippocrate.

— Ma réponse sera bien simple et non moins consolante. Soyez bien raisonnable, tenez-vous bien chaudement dans votre lit, buvez le plus que vous pourrez sans

vous fatiguer l'estomac, et je vous promets que, dans quatre ou cinq jours, vous vous souviendrez à peine d'avoir été malade.

— Ah! tant mieux! dit Berthe avec une sorte d'exaltation en pensant à la vieille Mathurine, qui comptait sur ses petits services.

Quand le médecin se fut retiré, Berthe reposa un peu. Déjà la nouvelle de sa maladie s'était répandue dans la ville de Pierre-Buffière. Ce fut alors un concours de personnes qui venaient s'informer de son état ; car tout le monde, dans le pays, aimait la petite Berthe, que l'on savait si bonne, si charitable à l'égard des malheureux, et qui se montrait toujours si pieuse à l'église, toujours si douce et si polie, toujours si empressée à rendre service. Chacun apprenait avec joie qu'il ne s'agissait que d'une maladie assez ordinaire et de peu de durée. La vieille Mathurine

vint comme les autres, se traînant avec peine appuyée sur son bâton, et elle bénit le ciel quand elle apprit que sa petite bienfaitrice n'avait fort heureusement que la rougeole.

La maladie de Berthe suivit rapidement la marche indiquée par le docteur. Le troisième jour tout allait le mieux du monde; Berthe avait pu quitter le lit. Installée dans une bergère chaude et douillette, elle recevait avec reconnaissance, avec son amabilité ordinaire, les visites des voisins et voisines et surtout des petites compagnes de ses jeux. Quand elle entendit le tintement des cloches pour l'*Angelus* :

— Ah! dit-elle, il est midi; c'est à présent que petit père est à l'église pour recevoir la bénédiction du bon Dieu. Puisse le ciel exaucer tous les vœux que mon cœur forme pour lui : quoique absente bien malgré moi, j'unis mes prières à celles du prêtre qui fait la cérémonie. Oh! disons l'*Angelus* pour mon père.

— Ce qu'elles firent, Berthe surtout, ıvec ferveur.

Quoique un peu fatiguée, Berthe de-nanda à rester levée toute la journée, vou-lant, disait-elle, faire les honneurs de a maison à tous les visiteurs et visiteuses; nais elle en allait recevoir qu'elle n'at-endait pas assurément.

A six heures du soir, deux voitures oulant à grand bruit s'arrêtent devant habitation. Tous les voyageurs qui s'y rouvent sont en habits de fête ; dans tou-es les mains on remarque des gants blancs t des bouquets. On ouvre une des por-ères. Une dame mise avec une élégante implicité descend de voiture avec préci-itation et pénètre sans hésiter dans la aison.

— Dans quelle chambre est ma Berthe, vous en prie? dit-elle aux domestiques ıi se trouvent sur son passage.

On lui indique l'appartement sans se

rendre compte de ce qu'est cette dame, ni de ce qu'elle veut. Celle-ci ne fait pas attention à leur air d'étonnement; elle ouvre la porte, elle aperçoit Berthe...

— Ah ! voilà donc ma fille, ma chère enfant, dit-elle en se dirigeant ou plutôt en courant vers Berthe, qui lui tendait les bras ; elle venait de reconnaître dans sa belle-mère la dame qui lui avait sauvé la vie sur la grand'route.

— O ma mère, quel bonheur de vous revoir et de pouvoir vous donner ce doux nom ! s'écria Berthe en jetant ses deux bras autour du cou de madame Blanzac.

— Oui, tu es bien mon enfant, tu seras ma fille, Berthe, disait celle-ci avec la plus vive émotion ; si je ne t'ai pas donné la vie, j'ai été assez heureuse pour te la conserver, et, à ce titre, tu peux m'appeler ta mère.

— Oui, ma mère, et avec bonheur je vous consacrerai mes jours.

M. Blanzac, témoin de cette scène, qu'il ne pouvait s'expliquer, était au comble de la joie ; mais, quand on l'eut instruit de l'intéressante particularité qui formait pour ainsi dire, un lien de mutuelle affection entre sa femme et sa fille, il reconnut aussitôt dans cette coïncidence la main providentielle de Dieu, qui avait bien voulu lui donner non-seulement une bonne épouse, mais encore une seconde mère pour sa fille bien-aimée.

— Ma chère petite Berthe, reprit madame Blanzac en la couvrant de baisers, nous voulions d'abord, aussitôt que nous avons reçu la nouvelle de ta maladie subite, nous voulions différer la cérémonie de notre mariage et attendre que tu fusses rétablie ; mais le jour et l'heure étaient fixés ; plusieurs des personnes invitées étaient déjà réunies à Laurières : il aurait fallu déranger une seconde fois tout le monde de ses affaires. La chose nous sem-

blait presque impossible : en conséquence, nous avons décidé que nous nous passerions de ta présence, qui n'était nullement indispensable pour la bénédiction nuptiale.....

— Oh ! j'y étais de cœur et d'esprit, interrompit la petite convalescente ; j'ai bien prié Dieu de vous donner à tous deux sa sainte bénédiction.

— Bien, bien, ma chère mignonne, poursuivit madame Blanzac ; je te remercie pour ton cher père et pour moi. Mais voyez donc, monsieur Blanzac, comme notre Berthe est charmante dans son négligé de maladie ! Mon enfant, ajouta-t-elle en regardant tendrement sa petite fille, si nous avons été forcés de te priver de la cérémonie religieuse, j'ai voulu qu'il n'en fût pas de même de la fête de famille. Nous venons faire le repas de noces ici : nous amenons avec nous parens et témoins, et je t'aurai à mon côté pen-

dant le repas. Du moins tu n'auras pas tout perdu.

Survinrent alors Edouard et Marc, les deux frères de Berthe, qui la comblèrent de caresses affectueuses. C'étaient deux jeunes gens de fort bonne mine, ayant déjà les manières distinguées de la bonne compagnie, et pleins de déférence et d'égards pour leur père et pour la nouvelle compagne qu'il venait de choisir.

Tous deux offrirent à leur petite sœur de jolis cadeaux qu'ils avaient apportés de Limoges tout exprès pour elle. C'etait un très-joli nécessaire en palissandre orné de délicates incrustations en nacre de perle, et un délicieux album, magnifiquement relié, doré sur tranche et rempli de gravures coloriées représentant divers sujets de l'Histoire sainte. Berthe était ravie ; elle considérait tour à tour ces deux présens, qui lui étaient doublement précieux, puisqu'elle les tenait de

la générosité de ses frères. Mais elle revenait plus volontiers aux gravures, qui lui rappelaient une foule de scènes qu'elle connaissait déjà et qu'elle se plaisait à expliquer avec détail. Ici c'était l'arche de Noé préservé du déluge universel par la bonté de Dieu, et le pieux Noé offrant un sacrifice en actions de grâces ; là on reconnaissait Joseph expliquant les songes en présence de Pharaon; puis on voyait successivement Moïse conduisant les Israélites dans le désert; David, encore enfant et simple berger, terrassant avec sa fronde le géant Goliath; Absalon pendu par les cheveux à un arbre de la forêt d'Ephraïm en punition de sa révolte contre David, son père ; le célèbre jugement de Salomon entre les deux mères ; l'intrépide Judith coupant la tête à Holophernе pour préserver des horreurs du pillage Béthulie, sa ville natale; la belle Esther aux genoux d'Assuérus et

implorant la clémence de ce roi de Perse en faveur des Hébreux, ses compatriotes. L'album contenait encore une foule d'autres sujets intéressans, sur lesquels l'aimable Berthe donnait, à sa manière enfantine, des explications qui ne manquaient pas de justesse.

Pendant ce temps là, on avait eu le loisir de terminer les préparatifs pour le repas. M. Blanzac, outre les personnes venues avec lui de Limoges ou de Laurières, avait fait inviter tout ce qu'il connaissait de personnes notables à Pierre-Buffière ; de sorte que la réunion fut assez nombreuse. Il va sans dire que madame Saint-Brice, instruite des projets de M. Blanzac, avait fait disposer toutes choses; et l'état de santé de Berthe servit le mieux du monde le mystère, et pour elle la surprise fut complète.

Suivant sa promesse, madame Blanzac fit placer Berthe à côté d'elle, se réser-

vant de la servir elle-même de manière à ne point compromettre sa convalescence, qui était en si beau chemin. Le docteur, en annonçant qu'il ne reviendrait plus qu'en cas d'accident imprévu, avait permis à la petite quelques alimens légers, indiquant particulièrement les viandes blanches. Berthe était très raisonnable, ainsi qu'on la vu ; elle émerveillait madame Blanzac par sa docilité et par sa modération, et ne ressemblait nullement à ces enfans gloutons qui font les hauts cris pour avoir tout ce qu'ils voient sur la table, surtout les pâtisseries, les sucreries et autres friandises qui ne peuvent que leur faire beaucoup de mal. Berthe voyait passer devant elle, sans en éprouver le moindre regret, nougat, meringues, biscuits de Savoie, tourte de frangipane, gâteaux du petit four, et autres excellentes choses qu'en santé on ne doit prendre qu'avec sobriété si l'on ne

veut pas se rendre malade. Il lui suffisait de sentir sa main dans celle de madame Blanzac ; elle était heureuse de se voir auprès de son cher père, de ses bons frères, de celle qu'elle regardait déjà comme une seconde mère, et de n'arrêter ses regards que sur de joyeux visages, au milieu de cette réunion de parens et d'amis.

Le repas réunissait toutes les somptuosités qui font l'ornement des tables bien ordonnées. Le service avait été dressé dans un vaste salon orné de peintures et de décors d'un genre moderne et d'une grande fraîcheur. C'était la pièce réservée spécialement aux réunions de la famille. Tout était parfaitement en harmonie avec cette élégance. Sur une nappe d'une blancheur presque éblouissante, très-belle toile de Flandre, étaient disposées avec élégance les plus riches porcelaines; et de toutes parts étincelait sur la table de la vaisselle d'argent toute neuve et de la

forme la plus nouvelle, la forme la plus simple par conséquent, et cette simplicité même faisait honneur au maître de la maison.

Le dîner se prolongea au milieu des discours les plus affectueux. Il dura encore bien long-temps après que la nuit fut venue. Un beau lustre de cristal suspendu au-dessus de la table avait été allumé, et l'éclat de vingt ou trente bougies disposées circulairement sur ses branches faisait briller la vaisselle d'argent sur la table, et semblait envoyer en quelque sorte des étincelles dans les yeux des convives. Deux domestiques circulaient autour de la table, servant à chacun ce qu'il désirait. En un mot, rien ne manquait au dîner de M. Blanzac. Quant à lui, il était rayonnant de bonheur ; à peine si ses plus anciens amis se souvenaient de l'avoir vu d'une gaîté aussi expansive, aussi cordiale, même dans les plus belles années de sa jeunesse.

Au moment du dessert, M. Blanzac, se levant, tenant en main une coupe alongée, remplie d'un vin de Champagne pétillant et rosé :

— Je propose, dit-il, de boire à la santé de madame Blanzac et de sa fille Berthe ! Elles seront heureuses de vivre ensemble, à en juger par la manière dont elles débutent.

A ce signal, une foule de verres s'entre-choquant les uns les autres forment un agréable cliquetis, auquel se joignent des vœux sincères d'affection et d'allégresse. Tous les convives, à l'exemple de leur aimable Amphytrion, saluent de leurs coupes pleines la nouvelle maîtresse de la maison et l'aimable Berthe, qu'elle nomme elle-même sa chère enfant.

Après plusieurs autres santés, qui furent accompagnées de non moins joyeuses démonstrations, M. Blanzac réclama de nouveau la parole et un moment de silence.

— Mes chers amis, dit-il, associez-vous à moi, je vous prie, pour rendre grâces à Dieu de tout le bonheur qui m'est échu dans cette journée. J'ai épousé une femme que la voix publique me désignait comme un modèle de toutes les vertus. Mais, par une faveur singulière que je ne dois qu'à Dieu seul et non point au hasard, comme le penseraient beaucoup de gens, il se trouve que cette femme, qui fait l'admiration générale, est la même qui naguère a sauvé la vie à ma fille Berthe. Le nom de cette généreuse étrangère m'était resté totalement inconnu malgré toutes mes recherches. Evidemment c'est le ciel qui a voulu aider à ma reconnaissance en guidant lui-même mon choix d'une manière aussi merveilleusement heureuse. Il n'est personne ici qui serait capable d'en douter

A ces mots, un mouvement de surprise et d'admiration se manifesta dans toute

la réunion. Chacun s'extasiait sur les voies secrètes de la Providence pour arriver à ses fins. Cette aventure extraordinaire fut long-temps le texte de la conversation. Pendant ce temps-là, madame Blanzac s'était échappée à tous les éloges, sous prétexte d'aller conduire Berthe à son lit, dont elle avait grand besoin, disait-elle, s'étant levée de bonne heure. Enfin, le repas terminé, tous les convives se retirèrent, les uns dans les chambres que la plus cordiale hospitalité leur avait préparées, les autres dans leurs propres habitations.

Le lendemain, M. Blanzac et ses deux fils reprirent le chemin de Limoges, où une affaire importante réclamait leur présence. Quant à madame Blanzac, il était convenu qu'elle resterait à Pierre-Buffière auprès de sa fille Berthe.

Le chapitre suivant nous apprendra comment cette affection mutuelle par-

vint en peu de temps à jeter de profondes racines.

IV

LE PORTRAIT.

Berthe, rendue à une santé parfaite, passa sous la direction de sa seconde mère, et ce changement ne fut aucunement nuisible aux progrès de son éducation. Une douce intimité s'était établie

dès l'abord entre madame Blanzac et son élève ; on eût dit qu'elles ne s'étaient jamais quittées Et cependant la condescendance affectueuse de la première savait se tenir dans des limites raisonnables que la seconde n'était jamais tentée de franchir. Madame Blanzac connaissait les enfans ; elle savait qu'ils sont très-ingénieux à profiter de la faiblesse qu'on leur montre. Aussi, malgré son tendre attachement pour Berthe, elle ne négligeait pas de la reprendre avec une sérieuse fermeté quand, par hasard, l'occasion s'en présentait.

Mais en même temps, pour ne pas décourager l'enfant, qui étaitd'une extrême sensibilité, elle mêlait à ses réprimandes quelques-uns de ces mots du cœur qui adoucissent la correction sans lui rien ôter de son efficacité. Peut-être même alors la leçon, pour un naturel tel que celui de Berthe, faisait-elle une plus salutaire impression.

Madame Blanzac n'avait qu'à lui dire :

— Berthe, mon enfant, tu te négliges, ton ouvrage n'est pas présentable. Que veux-tu que je dise sur ton compte à cher père quand il viendra nous voir? Je vais être forcée de l'affliger ; cela m'afflige moi-même... Mais enfin il faudra bien lui dire la vérité, à moins toutefois, ainsi que j'en ai l'espoir, à moins que ma Berthe ne revienne laborieuse et appliquée.

Aussitôt l'aimable élève, après avoir échangé un regard expressif avec sa mère adoptive, reprenait son ouvrage avec la ferme résolution de travailler avec plus de soin et de mériter les éloges de madame Blanzac. Elle ne tardait pas à y parvenir, et un tendre baiser était sa récompense.

Ce n'était plus cette aimable mais trop grande indulgence de madame Saint-Brice, toujours prête à tout passer aux enfans. Mais déjà la petite Berthe avait

le bon esprit de s'apercevoir qu'elle avait bien aussi ses petits défauts, qu'ils deviendraient grands si on ne leur faisait pas bonne guerre. Aussi avait-elle une profonde et sincère reconnaissance pour madame Blanzac, si bonne, mais aussi sachant tenir un juste milieu entre les deux extrêmes.

On pense bien que les études de Berthe n'embrassaient pas un bien vaste horizon : une petite personne de neuf ans ne saurait être un grand docteur. Madame Blanzac était d'ailleurs trop sensée, elle aimait trop bien son élève pour s'exposer à enrichir l'esprit aux dépens du corps. A cet âge si tendre, il faut de l'air, de l'exercice, du mouvement : aussi la bonne mère prenait-elle un véritable plaisir à voir sa Berthe gambader, courir, sauter à la corde, gravir bravement un rocher, ou folâtrer sur le gazon fleuri de la pelouse avec d'autres petites filles de son âge.

Madame Blanzac aurait été désolée que Berthe répétât une foule de choses comme un perroquet, ainsi que l'on voit, dans maintes familles, de prétendus petits prodiges qui font l'orgueil et la félicité de leurs parens.

Lire, écrire, calculer un peu, apprendre par cœur quelque jolie fable bien morale, ou, ce qui est bien autrement important, quelque chapitre du Catéchisme, ou bien l'Évangile de la semaine, telles étaient les études journalières de Berthe. Mais, comme cela n'aurait pas suffi pour remplir ses journées, et qu'il est essentiel qu'une femme s'habitue de bonne heure à des occupations utiles, madame Blanzac lui apprenait tantôt à coudre, tantôt à marquer le linge, tantôt à faire du filet. Plus d'une fois le désir de faire du bien aux malheureux lui inspirait la généreuse idée d'apprendre à faire telle ou telle chose, et l'on n'aurait pas de peine à se

figurer l'empressement avec lequel madame Blanzac se prêtait à seconder ses charitables dispositions.

— Maman, dit-elle un jour, j'ai quelque chose à vous demander.

— Demande, ma chère enfant ; tu sais si j'ai du plaisir à te satisfaire quand tes fantaisies sont raisonnables.

— Maman, mes intentions sont bonnes, du moins je le crois ; mais vous allez en juger tout à l'heure.

— Allons, ma Berthe, je t'écoute : où veux-tu en venir ?

— Dans quelques mois l'hiver viendra, et il fera peut-être bien froid comme l'année dernière. Cette idée me fait penser à ma pauvre Mathurine et à tous ces petits enfans du faubourg qui n'ont pas de bas dans leurs sabots. Qu'ils doivent souffrir de l'hiver !

— Dans cette triste saison, mon enfant, les pauvres gens qui n'ont pas d'argent

pour se procurer des vêtemens bien chauds sont bien à plaindre. C'est alors que la charité des bonnes âmes ne trouve que trop d'occasions de s'exercer.

— Et moi aussi, ma chère maman, je serais heureuse d'avoir à ma disposition quelque moyen de soulager ces malheureux. Si vous vouliez avoir la bonté de m'apprendre à tricoter, j'aurais grand plaisir à faire une petite provision de bas de laine, dont je n'aurais pas de peine à trouver le placement quand la saison des neiges et des glaçons serait venue. Quel bonheur pour moi de pouvoir me dire alors : « Ces pauvres petits malheureux n'ont plus les pieds glacés ; on ne voit plus le bas de leurs jambes que le froid rendait toutes violettes ; grâce à moi, ils ne sont plus exposés à s'enrhumer et à contracter de cruelles maladies ! » Oh ! j'espère bien, ma bonne petite mère, que vous ne me désapprouverez pas, car je ne fais que suivre votre exemple de chaque jour.

— Te désapprouver, ma Berthe! répondit madame Blanzac en déposant un tendre baiser sur la joue rosée de son aimable fille ; je dois, au contraire, te féliciter d'avoir conçu un tel projet, et je veux t'aider de tout mon pouvoir à le mettre à exécution. Je t'achèterai aujourd'hui même un assortiment de bonne laine et des aiguilles à tricoter, et nos doigts feront le reste.

— Oh ! merci, merci, ma chère petite maman, quel bonheur ! comme je vais apprendre à tricoter de bon cœur !

Madame Blanzac tint parole, Berthe aussi. Cette dernière, avec une application soutenue par son désir de rendre service à ses semblables, eut bientôt appris à conduire un bas et à le terminer, ce qui est le plus difficile de l'ouvrage. Bientôt elle eut, secondée par le travail de madame Blanzac, plusieurs paires de bas de différentes dimensions en réserve pour

le temps de la froidure. De plus, la petite avait eu l'art d'intéresser à sa bonne œuvre plusieurs des domestiques de la maison, qui, pour complaire à leur petite maîtresse, tricotaient aussi des bas de laine dans les momens de loisir que leur laissait leur besogne.

Chaque jour madame Blanzac découvrait dans le cœur de sa petite Berthe de nouveaux sentimens qui l'attachaient de plus en plus à cette aimable enfant.

Un matin (c'était la veille de la solennité de l'Assomption), madame Blanzac, selon son habitude journalière, s'était levée de très-bonne heure pour s'occuper d'un ouvrage de broderie. Elle croyait Berthe encore au lit, et ne croyait pas utile de la réveiller sitôt. Tout était encore silencieux dans la maison. Soudain elle entend de petits pas dans le jardin; elle s'approche de sa fenêtre entr'ouverte, et voit Berthe qui se dirige avec une sorte

de mystère vers le parterre émaillé d fleurs.

— Où va de si bonne heure notre chèr enfant ? se dit madame Blanzac ; et elle s mit à la guetter avec ce tendre intérêt qu mettrait une mère à considérer les pre miers pas, encore chancelans, de son pou pon qu'elle ne mène plus à la lisière.

Bientôt Berthe se met à cueillir l'un après l'autre et avec le plus grand so les fleurs qui lui semblent les plus fra ches et les plus belles ; puis elle en compo un joli bouquet, presque digne de l'h bile main d'une bouquetière expérimenté Le bouquet achevé, elle le contemple av une joie marquée, elle en aspire av délices les suaves odeurs, et reprend chemin de la maison avec le même my tère qu'elle était venue au jardin. Mad me Blanzac ne savait jusque-là pou quel motif Berthe pouvait avoir vou faire un si beau bouquet; elle croya

cependant qu'il s'agissait de faire à quelqu'un une agréable surprise. C'était ce dont il fallait s'assurer. Madame Blanzac, quelques instans après, éprouvait elle-même une surprise qui n'était pas sans charme, comme on va le voir.

M. Blanzac possédait un admirable portrait de sa première femme, qui au mérite d'une frappante ressemblance unissait celui d'une brillante exécution. Par des raisons de délicatesse qui se devinent aisément, en se décidant à contracter une nouvelle union, il avait fait enlever ce tableau de son appartement, et l'avait placé lui-même dans une autre chambre, qui lui servait, au besoin, de cabinet de travail, et qui était située au fond de la maison. La clef de cette pièce était confiée à une vieille domestique qui remplissait les fonctions de femme de charge, et en qui les maîtres de la maison mettaient une entière confiance. Quelquefois il arri-

vait qu'à la prière de Berthe cette femme consentait à ouvrir un moment la porte pour lui laisser voir et saluer sa maman, comme disait l'aimable petite fille.

Madame Blanzac, n'entendant pas rentrer Berthe dans l'appartement, voulut savoir où elle avait passé et ce qu'elle avait fait de ses fleurs furtivement cueillies, pour ainsi dire. Ces airs mystérieux semblaient d'autant plus devoir éveiller l'attention qu'ils n'étaient pas ordinaires à cette enfant, qui, au contraire, était la sincérité même. Madame Blanzac, pour découvrir ce dont il s'agissait, sortit sans bruit de son appartement. En vain elle prête l'oreille, dans l'espérance que quelque mouvement lui indiquera la chambre dans laquelle Berthe s'est retirée. Le plus profond silence règne partout et ne peut répondre à son désir. Elle suit alors un étroit corridor, qui la conduit à la pièce dont il était question tout à l'heure. Elle

approche, la porte est entr'ouverte....
Elle aperçoit Berthe à genoux devant un portrait, et son bouquet placé dans un vase de porcelaine, et qui épanouit au-dessous du tableau.

Aussitôt madame Blanzac a deviné la vérité ; nul doute que la petite fille n'ait voulu offrir cet hommage à sa première mère, en déposant ces belles fleurs devant son image. Elle contemple avec ravissement et en silence cette scène touchante et muette, qui avait pour elle le plus doux intérêt.

Berthe était comme en extase devant le portrait ; des larmes coulaient sur ses joues d'un vif incarnat ; le léger mouvement de ses lèvres semblait indiquer qu'une mystérieuse conversation avait lieu entre elle et l'image inanimée, en ce moment l'objet de ses hommages.

Après quelques instans passés dans cette affectueuse contemplation, Berthe

se leva, adressa un baiser au portrait, fit le simulacre de lui offrir les fleurs; puis, se retournant pour sortir de la chambre, elle se trouva face à face avec madame Blanzac, et se jeta dans ses bras sans articuler une seule parole.

— Oh! ma mère! me pardonnerez-vous de vous avoir caché... ce que vous venez de découvrir? s'écria Berthe aussitôt que son émotion lui permit de parler.

— Berthe, ma chère enfant, répondit madame Blanzac, je crois n'avoir en tout ceci qu'à me plaindre d'une seule chose, c'est que tu n'aies pas eu assez de confiance en ma tendresse...

— O ma bonne mère, reprit Berthe, c'est cette même tendresse dont je ne puis douter que je voulais ménager... Vous me comprendrez quand vous m'aurez entendue... Ce portrait que vous voyez est celui de ma première mère chérie...

— As-tu pu, mon enfant, me soupçon-

r capable d'être jalouse des hommages
e lui doit la plus légitime affection ?
! non, Berthe, ne me juge pas aussi
avorablement... Loin de voir d'un œil
content les marques de tendresse que
donnes à la mémoire de la mère qui t'a
ané le jour, je suis heureuse d'avoir
gagner dans ton cœur une place à
é d'elle...

– Oh! ma bonne mère, cela est bien
i, dit Berthe avec empressement.

– Je n'en doute pas, ma chère fille,
'en ai jamais douté un seul instant;
si le dis-je avec autant de plaisir que
onviction.

– Maman, je vais maintenant vous
ner les explications par lesquelles j'au-
dû commencer peut-être. Ma pre-
re maman s'appelait Marie, et nous
ns tous l'habitude de la fêter chaque
ée, au retour de la solennité de l'As-
ption. C'est demain le beau jour

consacré à ce culte de la Mère des Anges; je n'ai pas voulu laisser passer cette fête sans donner un reconnaissant souvenir à celle qui m'a nourrie de son lait. Voilà pourquoi j'ai cueilli des fleurs pour les lui offrir en bouquet ; voilà pourquoi j'ai tâché d'obtenir la clef de cette chambre... Vous savez maintenant le reste.

— Chère Berthe, je te le répète, je suis heureuse de pouvoir aussi t'appeler ma fille.... Garde bien soigneusement tes aimables qualités de cœur : avec de tels dons, on est toujours sûr de se faire aimer de tout le monde.... O mon Dieu ! s'écria madame de Blanzac en considérant le portrait avec attention ; mais sais-tu que tu ressembles singulièrement à ce portrait? Cela est même prodigieux, en faisant la différence des âges.

— Si je ne ressemblais à mon autre mère, je voudrais avant toute chose m

essembler qu'à vous seule, ma chère naman.

— Ma Berthe, louons Dieu de ce qu'il a bien voulu faire, et ne formons pas de vœux chimériques

— Du moins m'est-il permis, chère mère, de me féliciter de mon bonheur, de me trouver heureuse d'avoir deux mères, l'une dans le ciel, qui prie pour moi et veille sur sa petite Berthe ; l'autre, auprès de moi, qui dirige mes actions et m'apprend à aimer et à faire ce qui est bien. Ma bonne mère de là haut (car monsieur le curé me dit bien souvent qu'elle est avec les saints du paradis), j'aime à la prier chaque jour qu'elle me fasse obtenir la grâce de conserver bien longtemps, bien long-temps, la seconde mère que la Providence m'a envoyée ; et elle m'écoute, car, j'en suis sûre, elle m'aime comme vous m'aimez.

— Chère Berthe, ma plus douce joie

est de remplir auprès de toi la place qu'elle m'a laissée, et je tâcherai de tout mon pouvoir de m'en montrer digne.

Madame Blanzac, que cette scène avait vivement émue, emmena Berthe, qui ne quitta pas la chambre sans saluer d'un long et dernier regard le portrait qu'elle venait de fêter. On put remarquer que, ce jour-là et le lendemain, la pieuse enfant se maintint sans affectation dans les bornes d'un recueillement qui ne lui était pas ordinaire. On eût dit qu'elle chômait par anticipation la fête des morts. Toute espèce de jeux avec ses jeunes compagnes fut suspendue ; pas de courses folâtres sur le vert gazon, pas de parties de volant, pas d'exercices à la corde. Ces jours-là Berthe semblait même avoir entièrement oublié sa poupée, qu'elle appelait *sa fille*, et ce ne fut qu'après qu'elle lui rendit tous ses soins. Heureuses les mères qui ont des filles aussi heureusement nées que

la petite Berthe, qui savent les apprécier, et connaissent l'art de cultiver ces jeunes plantes que le ciel a favorisées de la rosée divine de toutes ses grâces !

M. Blanzac étant venu vers cette époque visiter sa campagne de Pierre-Buffière, sa femme l'enchanta en lui faisant le récit détaillé de l'aventure du portrait. Ce récit fut fait avec la plus vive expansion ; mais il faut remarquer que Berthe était alors absente. Sa mère adoptive savait trop bien qu'en louant avec trop de chaleur les enfans en leur présence, on court le danger de leur donner de la présomption et de la vanité. Sa tendresse pour sa fille adoptive le lui faisait quelquefois oublier. Mais cette fois elle s'était bien promis d'être raisonnable et sut tenir parole ; car elle n'aborda ce sujet que lorsqu'elle eut vu Berthe s'élancer sur la pelouse comme une bondissante gazelle.

Un bon père comme M. Blanzac ne pou-

vait qu'être très-sensible à ce trait de profonde affection. Il versait des larmes d'attendrissement, et bénissait le ciel de lui avoir donné en sa chère Berthe de si douces espérances.

— Mon amie, dit-il à madame Blanzac en s'essuyant les yeux, c'est ainsi qu'elle vous aimera...

— Oh! c'est déjà fait, je vous assure, répondit madame Blanzac; nous n'avons pas besoin d'attendre l'avenir; il ne nous faut que la continuation du présent, et, avec la grâce de Dieu, nous l'aurons.

— Berthe était bien jeune lorsqu'elle eut le malheur de perdre sa pauvre mère; et vous voyez tout ce qu'il y a d'aimable gratitude dans son souvenir!

—Oui, mon ami; mais je ne puis m'empêcher de voir aussi que vous avez douté de moi en reléguant dans une chambre écartée un portrait qui doit occuper ici une place d'honneur. Je demande donc en

grâce que ce tableau soit transféré aujourd'hui-même dans la petite chambre de Berthe. Je suis sûre que vous comblerez un de ses vœux les plus chers, et vous ferez une chose qui me sera personnellement agréable.

— Madame, c'est un plaisir pour moi de vous obéir. Je vais vous le prouver.

Et tout aussitôt M. Blanzac opéra lui-même le transport du portrait, et lui trouva une belle place auprès du lit de Berthe, qui, pour remercier son cher petit père, le couvrit de tendres baisers.

V

ÉDUCATION DU CŒUR.

Bien différente de ces méchans enfans dont le cœur ne révèle que de mauvais instincts, et qui semblent ne se complaire que dans le mal d'autrui, la gentille Berthe avait une sensibilité qui s'étendait à

out. Les chiens et autres animaux domes-
ques, qui sont si souvent maltraités à
campagne, un pauvre cheval battu par
on maître, un petit oiseau arraché de son
id par des mains impitoyables, excitaient
ivement sa compassion et l'avaient pres-
ue toujours pour défenseur.

Un matin qu'avec la permission de
adame Blanzac elle revenait de faire sa
etite visite à sa vieille voisine Mathurine,
le rencontra, non loin de la maison pa-
rnelle, le garçon du boucher de la ville,
ortant sur ses bras un tout petit agneau,
ont le bêlement plaintif avait quelque
ose de déchirant.

Berthe s'arrête et regarde le pauvre pe-
t animal avec des yeux où se peignaient
intérêt et la pitié.

— Je vous souhaite le bonjour,
am'selle Blanzac, dit le boucher en met-
nt la main à son bonnet rouge ; vous re-
ardez là mon réchappé ?

— Je regarde ce beau petit agneau, dit Berthe ; il a l'air de se plaindre comme s'il demandait sa mère... Est-ce qu'elle ne lui donne pas à téter ?

— Tel que vous le voyez, il est orphelin depuis environ une demi-heure qu'il est au monde... Sa mère était morte déjà qu'il n'avait pas encore vu le jour. On a tué cette pauvre bête sans se douter qu'elle fût sur le point d'être mère, et cet agneau est sorti vivant de ses entrailles.

— Eh bien ! dit aussitôt Berthe, s'il est orphelin, je vais demander à maman la permission de l'adopter. Combien voulez-vous me le vendre ? Allons, parlez, dépêchez-vous ; le pauvre petit se meurt de soif et de besoin ; voyez comme sa petite langue toute pendante est desséchée !

— Merci, mam'selle, notre agneau n'est pas à vendre ; nous allons l'engraisser, et, quand il sera devenu gros, nous en tirerons un bon parti, répondit le bou-

cher en faisant un geste qui fit pâlir Berthe et lui arracha des larmes.

— Quoi! dit-elle, le tuer!... Mon Dieu!...

En ce moment elle aperçut madame Blanzac qui se dirigeait vers elle; elle l'attendit avec impatience, et, dès qu'elle put se faire entendre, elle se mit à lui raconter l'histoire du pauvre animal, sans oublier le sort auquel on le destinait.

— Oh! maman, c'est une horreur! ajouta-t-elle; si vous pouvez l'empêcher, je suis sûre que vous ne souffrirez pas cet acte de barbarie.

— Quel prix demandez-vous de cet agneau? dit vivement madame Blanzac au garçon boucher.

— Madame Blanzac, répondit celui-ci, si ce n'était mon maître, qui veut qu'on le garde, je vous l'offrirais bien volontiers, et pour rien, parce que vous êtes une de nos bonnes pratiques; mais, à

cause de mon maître, je ne sais si... Ça vaut bien une pièce de cent sous, n'est-ce pas, madame?

— Je vous en donne deux, et l'agneau est à nous. Berthe, prends ton protégé, et hâte-toi de le porter à la cuisine, où on lui donnera du lait chaud sucré.

» Tenez, jeune homme, ajouta-t-elle en prenant dans sa bourse deux pièces de cinq francs et en les donnant au garçon boucher; ne craignez pas que votre maître vous désapprouve d'avoir fait ce marché. Vous faites là un rude métier!

— Grand merci, madame Blanzac, répondit le boucher. Oui, c'est un rude métier que le nôtre; mais ce n'est pas quand nous touchons les espèces au moins!

Berthe n'entendit pas ces dernières paroles du garçon boucher; elle avait bien vite profité de la permission de sa maman pour s'éloigner de cet homme au regard farouche, et dont le tablier tout taché de

sang la faisait trembler encore pour son cher petit agneau. Elle le tenait donc le plus douillettement possible dans ses petits bras, et, tout en le caressant, elle le portait à la cuisine de la maison.

— Oh! comme il est gentil, mon petit agneau! dit-elle en entrant d'un air presque triomphant. Mais la pauvre bête! elle meurt de faim, de soif et de froid; voyez, Claudine, comme elle frissonne! Il faut d'abord la réchauffer et lui donner tout de suite, à ce qu'a dit maman, un peu de lait chaud bien sucré. Nous causerons après plus à notre aise.

— Vous avez raison, répondit Claudine, qui aimait beaucoup les animaux.

Et aussitôt la cuisinière ranima le feu de l'âtre en y jetant une botte de broutilles qui jetèrent bientôt une flamme vive et claire; puis elle mit chauffer du lait. Pendant ce temps-là Berthe avait pris une grande corbeille, et, la garnissant avec

soin de linge, de manière à en former une sorte de matelas, elle coucha dessus très-délicatement le petit agneau, qui, dès qu'il sentit la chaleur, commença à se détirer avec de grands bâillemens; puis elle lui fit boire le lait dans une tasse de porcelaine.

La chaleur du feu et la nourriture qu'il venait de prendre avaient tellement ranimé le chétif animal qu'il se leva tout droit sur ses longues jambes et essaya de marcher; mais ses jambes, encore trop novices à cet exercice tout nouveau pour lui, pliaient sous le poids de son corps. Il se recoucha, ses yeux se fermèrent peu à peu, il s'endormit. Berthe veillait sur lui, pendant son sommeil, comme sur un petit enfant au berceau, et madame Blanzac, entrant dans la cuisine, la trouva tout occupée de ce soin.

— Ah ! maman, dit-elle, combien vous m'avez rendue heureuse en me permet-

ant d'emporter ce joli petit agneau ! Qu'il
era aimable et gentil en grandissant ! Si
ous l'aviez vu boire le lait sucré avec sa
etite langue rose, il semblait me remer-
ier du regard... Maintenant il repose ; il
e faut pas le déranger.

— Berthe, dit madame Blanzac, il ne
aut pas, ma chère enfant, que le petit
gneau soit une cause de dérangement
our toi et t'empêche de remplir tes de-
oirs avec ton zèle accoutumé ; laisse-le
ormir auprès du foyer : Claudine veil-
era sur lui de manière qu'il ne lui arrive
ucun accident.

— Je vous obéis, ma chère maman,
épondit Berthe ; et, après avoir recom-
andé son petit Bébé à Claudine, elle
lla gaîment se remettre à l'étude ; mais
e ne fut pas toutefois sans quelque pré-
ccupation, ce qui n'échappa point à la
lairvoyance de madame Blanzac.

— Berthe, ma chère enfant, lui dit-elle avec bonté, on dirait que tu es plus occupée du petit agneau que de ta leçon de Catéchisme.

—Ma bonne mère, vous dites vrai; c'est plus fort que moi; je ne puis m'empêcher de penser à ce pauvre orphelin, qui, sans vous...

—Ma fille, je suis bien éloignée de désapprouver ta sensibilité. Je regarde même, en général, la sensiblité comme un don très-précieux; mais, si l'on veut en recueillir le fruit, il faut éviter de la porter à l'excès. Se passionnant trop vivement pour les choses même les plus justes et les plus raisonnables, on s'expose à tomber dans des fautes graves. Dans ce moment, par exemple, tu sembles ne voir au monde que ton petit agneau, et pour lui tu négligerais facilement des choses d'une tout autre importance. Supposons que ton cher père, ou tout autre objet de ta plus ten-

dre affection, fût en ce moment très-malade, tu ne serais assurément pas plus inquiète...

—Vos réflexions sont justes : pourtant, bonne mère, ayez assez bonne opinion de votre fille pour être bien convaincue qu'elle sent très-bien qu'il y a une immense différence entre une des personnes que je chéris le plus et ce pauvre petit agneau.

Peu de temps après, sur l'invitation de sa mère, Berthe descendit à la cuisine pour voir Bébé. Il avait fini son somme. Claudine, dont les caresses ne l'effarouchaient nullement, lui avait donné de nouveau à boire du lait sucré. C'était plaisir de voir trottiner sur ses jambes flageolantes ce petit animal, qui tournait en pélant autour des meubles, comme s'il eût été en quête de quelque chose. Berthe l'appela des noms les plus caressans, et il vint droit à elle comme s'il eût eu l'in-

stinct que cette enfant avait été sa première protectrice. Il léchait ses petites mains, et son regard, levé sur elle, était d'une expression touchante. Berthe le couvrait de baisers, et, pour qu'il fût, disait elle, encore plus joli, elle lui mit autour du cou, en façon de collier, un ruban couleur bleu d'azur, qui se mariait assez agréablement avec sa blancheur.

L'agnelet, grâce aux soins qu'on lui prodiguait, se développa, grandit et s'embellit à vue d'œil, nonobstant la circonstance malheureuse de sa naissance posthume. Bébé devint une charmante brebis. Sa toison, que l'on rafraîchissait toutes les fois que cela était nécessaire, et que Berthe entretenait elle-même dans un grand état de propreté, était d'une ravissante blancheur, et aurait rivalisé avec la neige la plus blanche. Aussi très-fréquemment notre petite héroïne lui donnait-elle le

nom d'*Hermine* au lieu de son premier nom.

Quand Berthe sortait, ou pour aller gambader dans le jardin, ou pour aller faire sa petite visite à Mathurine, elle n'avait qu'à faire un petit appel en appuyant ses deux lèvres l'une contre l'autre; puis elle ajoutait du ton le plus doux :

— Hermine, Hermine, viens promener avec petite maîtresse.

Hermine ne se le faisait pas dire deux fois; elle était aussitôt sur les pas de Berthe, la suivant partout comme un chien suit son maître.

C'était Berthe qui menait elle-même sa chère brebis brouter le serpolet et les autres herbes odoriférantes qui croissaient en abondance dans le voisinage de la prairie. Tout le monde, à Pierre-Buffière, connaissait Hermine ou Bébé; tout le monde, en rencontrant cette jolie brebis,

se plaisait à la caresser ; on n'oubliait pas non plus sa jeune maîtresse, qui, pour la douceur et l'amabilité, ne le cédait point à son Hermine.

Avant d'aller plus loin, nous achèverons tout de suite l'histoire d'Hermine, dont le denouement fut aussi tragique que l'avait été sa naissance. On laissait liberté presque entière à cette aimable bête, surtout lorsque le temps était beau. La pauvrette alors se promenait dans la cour et sur la pelouse, broutillant à droite et à gauche les herbes et les feuilles qu'elle pouvait atteindre. Le jardin seul lui était interdit ; car, en y prenant ses ébats, elle y aurait fait un terrible ravage. Si elle se fût toujours tenue dans ces limites, elle n'aurait été exposée à aucun danger; mais il arrivait parfois qu'elle prenait la clef des champs sans permission lorsque la porte d'entrée de la maison se trouvait ouverte. Alors elle suivait la pente de son

price, tantôt se dirigeant vers l'intérieur la ville, tantôt préférant aller respirer ir parfumé des bois. Sitôt qu'on s'aper-vait de son absence, Berthe et tous les ns de la maison, mais Berthe surtout, mettaient à sa recherche. Quelquefois honnêtes habitans de Pierre-Buffière menaient au logis l'animal à la toison anche ; d'autres fois, quand elle ne s'é-it pas éloignée, Hermine revenait toute ule.

Mais, une fois ou l'autre, ces licences vaient lui être fatales. Un jour elle ne parut plus ! Quand on se mit à sa re-erche, on apprit qu'un chien furieux, cité par des polissons, l'avait étranglée, la pauvre bête gisait tristement sur le emin.

Il serait inutile d'essayer de peindre la uleur de Berthe : elle fut si grande e, pendant plusieurs jours, elle désira

demeurer confinée dans sa chambre, ne s'occupant plus que de ses devoirs.

Madame Blanzac profita de la circonstance pour répéter un avis utile.

— Tu le vois, mon enfant, lui dit-elle, il vient un moment où il en coûte beaucoup pour s'être attaché avec trop de passion aux choses de la terre. C'est s'exposer à des regrets que de ne pas savoir régler les affections de son cœur.

Après la perte si regrettée d'Hermine, Berthe prit la résolution de se mettre à l'abri d'un semblable chagrin en évitant dorénavant de s'attacher à aucun animal.

Renonçant donc à ces délassemens qui ne sont pas exempts de peines, ainsi qu'elle venait d'en faire la triste expérience, elle tourna toute sa préférence du côté de la culture des fleurs, qui ne devait lui offrir que de l'agrément. Outre le plaisir de voir pousser et croître les fleurs plantées par ses mains, elle aurait aussi

elui de les offrir aux personnes qui vien-
raient visiter son petit parterre. Madame
lanzac applaudit à ce riant projet de sa
lle chérie, et lui donna même des con-
eils pour le mettre à exécution. Elle
jouta :

— Ma chère enfant, la culture des
eurs est non-seulement une attrayante
ccupation, elle peut être encore en quel-
ue sorte un exercice moral et pieux. La
lupart des fleurs nous offrent de tou-
hans symboles des vertus qui doivent sur-
out orner le cœur d'une femme. De plus,
haque fleur doit te faire penser à Dieu,
ui t'a créée : car chacune des plantes qui
roîtront dans ton jardin sera un bienfait
u Créateur.

Berthe, ravie, fit part de ses projets
'horticulture à ses deux frères Edouard
t Marc, qui mirent beaucoup d'empres-
ement à lui apporter de Limoges d'excel-
entes graines placées dans des papiers

BIBLIOTHEQUE ROYALE

étiquetés avec soin ; puis, d'après les indications du vieux jardinier, elle commença à remuer la terre pour y déposer ses plantations.

Un matin qu'elle se promenait dans le jardin avec madame Blanzac, elle fit éclater les transports d'une joyeuse surprise en apercevant, dans le petit parterre qu'elle avait cultivé, une multitude de petites marguerites pressées les unes contre les autres.

— Comme ces petites fleurs sont jolies ! s'écria-t-elle ; voyez, bonne mère ! Le petit rond qui est au milieu est d'un jaune d'or admirable ; et ne dirait-on pas autant de rayons que ces délicates feuilles blanches qui l'entourent ? Regardez : l'extrémité de ces feuilles blanches est teinte d'un joli rose, et puis ces petits boutons verts et blancs sont ronds comme des perles. Le jardinier m'a dit qu'on ap-

pelait ces fleurs toutes simples *fleurs des prés.*

— Outre ce nom, répondit madame Blanzac, elles en ont plusieurs autres ; cependant on les nomme assez généralement *marguerites*, sans doute parce qu'elles ressemblent à des pierres précieuses. Mais le nom qui me plaît le plus est celui qui est adopté dans toutes les contrées du nord de l'Europe : c'est celui de *fleurs de modestie.*

— Voilà en effet un nom charmant, dit Berthe. Mais voudriez-vous me dire pour quelle raison on a donné ce nom à ces fleurs ?

— Je pense que ce joli nom vient de ce que ces modestes fleurs n'ont qu'une parure simple et sans prétention ; ce qui ne les empêche pas d'être fort agréables à la vue. Elles nous apprennent, par leur exemple, à éviter toute recherche dans notre toilette, et semblent nous dire : Ai-

mez la modération et la simplicité. Regarde, ma chère enfant, ces petites fleur ne portent que du jaune et du blanc, mêlé d'un peu de rose, et pourtant elles excitent notre admiration. Et je remarque avec plaisir, ma Berthe, qu'aujourd'hui ta toilette ressemble presque à la leur. Tu as une robe blanche et un chapeau de paille jaune qui est relevé par un petit nœu de rubans roses, et cela, je t'assure, te sied beaucoup mieux que toutes les couleurs les plus éclatantes. Je me plais à espérer que tu aimeras toujours, en toutes choses, cette simplicité que je loue en ce moment dans ta mise, et qu'ainsi tu seras, toi aussi, une fleur de modestie.

— O ma bonne mère, répondit Berthe en rougissant un peu, je vous promets de faire de mon mieux pour réaliser vos espérances.

— Berthe, reprit madame Blanzac, je te connais assez pour en être bien con-

vaincue. Mais revenons à nos marguerites. Non-seulement ces petites fleurs sont jolies, mais elles ont encore une autre qualité, celle d'appartenir à la classe des plantes utiles. Leurs tendres feuilles, lorsqu'elles sont encore vertes, se mangent en salade, et on peut les mêler avec des épinards. On les emploie même en médecine. Une personne de mes amies étant malade d'une affection des poumons, son médecin lui rendit la santé en lui faisant prendre une infusion de ces petites feuilles. Ainsi, tu le vois, ces charmantes fleurs joignent l'utile à l'agréable C'est encore une bonne leçon qu'elles nous donnent ; c'est à nous de tâcher d'en profiter.

Cependant, par les soins de Berthe, les marguerites devinrent de plus en plus belles. Ces fleurs n'avaient plus les petits pétales blancs qui, dans les premières, entouraient le pistil jaune, et ce rond lui-même avait pris une teinte tour à tour

rouge foncé ou rouge tendre ; de telle sorte qu'en somme les couleurs et les formes des marguerites étaient devenues plus gracieuses.

Berthe, ravie de cette métamorphose, la fit remarquer à madame Blanzac.

— Ne dirait-on pas, lui dit-elle, ma chère maman, qu'elles ont été découpées dans une pièce de velours ?

— En effet, ma fille, tu as raison, dit madame Blanzac. Tu vois par-là combien on peut embellir et perfectionner la plante la plus commune à force de soins et de culture. Le même phénomène qui arrive pour ta petite plantation se produit également pour les arbres et les fruits. Beaucoup de belles fleurs qui font l'ornement du jardin tirent leur origine de l'humble fleur des champs ; les pommes et les poires les plus recherchées pour leur saveur viennent sur des arbres qui autrefois ne portaient que des fruits sauvages

C'est ainsi que Dieu récompense l'homme intelligent et laborieux, et le rend, pour ainsi dire, maître de toute la nature.

Cependant l'homme lui-même ne parvient à sa propre perfection qu'à l'aide d'une éducation sage et bien entendue. C'est faute d'un pareil moyen que tant d'enfans se montrent moins faciles à perfectionner que ces petites fleurs; beaucoup d'entre eux aussi, par leur entêtement, leur désobéissance et leur indocilité, rendent infructueuses toutes les peines qu'on se donne pour les bien élever.

Cependant les jolies marguerites que Berthe avait cultivées crûrent et se perfectionnèrent de jour en jour. Son petit parterre tout entier, dans lequel elle avait semé des graines de diverses fleurs, s'était garni entièrement, de sorte qu'il ressemblait à un gazon verdoyant, émaillé de mille couleurs charmantes.

Ces diverses fleurs étaient successive-

ment le sujet des entretiens de la bonne mère et de sa fille, et fournissaient à la première des réflexions pleines de justesse et d'utilité.

Un jour Berthe composait un joli bouquet de violettes qu'elle avait découvertes humblement tapies sous les feuilles d'autres fleurs. Il y en avait de rouges, de blanches et de bleues. Elle les apporta, toute joyeuse, à madame Blanzac, et les lui offrit avec gentillesse en disant :

— Ma chère maman, voilà des petites fleurs qui, mieux encore que les marguerites, mériteraient, ce me semble, le nom de fleurs de modestie, car elles se cachent comme si elles avaient peur d'être vues, et c'est leur parfum seul qui trahit le lieu de leur retraite. Mais dites-moi, je vous prie, comment il se fait qu'il y ait trois espèces de violettes ; jusqu'ici je ne connaissais que la violette bleue.

— Mon enfant, répondit madame

Blanzac, ces trois espèces ne sont pas rares ; mais elles offrent un emblême qui peut nous servir de leçon. L'humble violette bleue est, comme tu le disais, le symbole le plus vrai de la modestie; je désire que la violette blanche soit à tes yeux celui de l'innocence, et que la violette rouge te rappelle toujours que tu dois nourrir dans ton cœur un ardent amour pour la vertu.

Une autre fois Berthe appelait l'attention de madame Blanzac sur une petite tige d'herbe verte, une plante sans apparence, dont elle ignorait le nom.

— Berthe, dit la bonne mère, on nomme cette petite fleur *réséda.* Sans doute elle n'a point l'éclat de beaucoup de ses compagnes ; mais, en revanche, elle a un parfum si suave qu'il charme plus encore que celui de la rose; il flatte l'odorat en automne et en hiver, alors que toutes les autres fleurs sont flétries depuislong-temps.

Le réséda est l'image de la vertu modeste, qui, sans éclat, plaît à tout cœur sensible par ses qualités intérieures, et qui les conserve encore quand tous les attraits de la beauté ont disparu.

Aujourd'hui c'est le tour des myosotis, qu'on nomme aussi des *ne m'oubliez pas*. Berthe ne manqua pas de demander à sa mère l'origine de ce nom qu'on a donné à ces jolies fleurs, toutes petites, d'un bleu tendre et qui ont un point jaune au milieu.

— Ma chère enfant, répondit madame Blanzac, voici ce qu'on raconte au sujet de l'origine de ce nom : une dame, sur le point de se séparer de son mari, qui partait pour un long voyage, l'accompagna jusqu'au bord d'un ruisseau. Là les deux époux se firent les derniers adieux. Ayant aperçu au bord du ruisseau ces jolies fleurs bleues, la dame en cueillit quelques-unes et les offrit à son mari, qui les enferma dans son porte-feuille pour les conserver

omme un précieux souvenir. « Et toi
ıussi, ma chère amie, dit-il à sa femme,
:haque fois que tu verras quelqu'une de
:es fleurs, pense à moi comme si elles te
lisaient : *Ne m'oubliez pas.* » Depuis ce
noment, dit-on, ce nom symbolique est
'esté à ces fleurs.

— Quant à moi, dit Berthe, moi qui
ı'ai point encore à songer à me séparer de
nes chers parens, moi qui ai le bonheur
le passer mes jours auprès de ma bonne
nère, qui vois fort souvent mon cher
petit père, mes deux excellens frères,
:outes les personnes que j'aime, je ne sais
vraiment pas de qui cette fleur pourrait
ne rappeler le souvenir.

— Je vais te dire, ma chère Berthe,
répliqua madame Blanzac, quel est celui
ı qui cette fleur doit te faire penser : c'est
au bon Dieu, qui t'a créée. C'est à lui que
doivent remonter à chaque instant les sin-
cères hommages de notre reconnaissance ;

car il nous entoure de bienfaits et nous en comble à toute heure.

Tels étaient les utiles enseignemens que Berthe puisait dans la culture de ses fleurs chéries. Madame Blanzac ne laissait perdre aucune occasion d'orner en même temps son esprit et son cœur ; aussi son élève faisait-elle de notables progrès en toutes choses.

VI

PREMIÈRE COMMUNION DE BERTHE.

Guidée par les leçons de sa mère, Berthe avait grandi en sagesse et en vertus en même temps qu'on avait vu se développer ses forces et la douce beauté de ses traits. Elle avait à peine douze ans,

et déjà l'on pouvait admirer en elle une piété tendre et affectueuse, un attrait marqué pour la prière et le recueillement, une charité sans bornes pour les pauvres, dont elle paraissait heureuse de se faire la servante. Sa candeur, son innocence, sa modestie, son humilité profonde, son éloignement sans affectation pour les vanités de la parure, sa douceur angélique, qui répandait sur toute sa physionomie un charme indéfinissable, tout en elle frappait les regards et pénétrait tous les cœurs d'un saint respect pour cette jeune enfant, si visiblement bénie de Dieu et pourvue, dès ses premiers pas dans la vie, des dons les plus précieux du ciel.

Berthe était donc dans ces heureuses dispositions lorsque le curé de Pierre-Buffière, qui était son confesseur, lui recommanda de se préparer à faire sa première communion. La plupart des enfans, et c'est un grand malheur dont les

remière communion, elle fit sa confes-
ion générale. Pauvre enfant, elle n'avait
as sans doute à s'humilier sur des fautes
raves : elle avait toujours eu une si
rande frayeur du péché, son cœur était
emeuré si innocent, et elle avait été
levée par une mère si pieuse, si vigilante,
ui avait pris tant de soin à éloigner d'elle
ısqu'à l'apparence, jusqu'à l'ombre
ıême du mal! Pourtant elle s'y prépara
omme si sa vie avait été dissipée, cou-
able même. C'est dans ces sentimens de
oi qu'elle accomplit cet acte religieux qui
evait la préparer à recevoir le pardon
énéral de toutes les fautes de sa vie.

Dans beaucoup d'endroits, surtout
ans les villages éloignés du contact des
randes villes, l'usage s'est conservé que,
ı veille de la première communion, les
nfans, prosternés aux pieds de leurs
arens, leur demandent leur bénédiction,
t les prient de leur pardonner toutes les

fautes dont ils se sont rendus coupables à leur égard.

Berthe, comme on peut facilement le croire, se soumit humblement à ce devoir; ce fut avec des yeux pleins de larmes qu'elle leur demanda pardon de toutes ses désobéissances, les assurant que désormais, avec la grâce de Dieu, elle ne leur donnerait aucun sujet de chagrin et de mécontentement. M. et madame Blanzac étaient profondément émus, et, tout en pleurs, ils relevèrent leur chère fille, et l'embrassèrent en lui disant qu'ils oubliaient tout, qu'ils étaient trop heureux que la Providence leur eût donné et conservé un enfant qui faisait leur joie et leur consolation.

Puis M. Blanzac posa les mains tremblantes sur la tête de sa fille, et lui dit d'une voix entrecoupée par les larmes :

— Ma chère enfant, c'est du plus profond de notre cœur que ta mère et moi

elle avait voué une tendre amitié, et qui marchait à ses côtés, portait les mêmes vêtemens qu'elle, et on eût pu les confondre si Berthe, dont la tournure était naturellement plus distinguée, n'eût été aussi d'une taille un peu plus élevée.

Berthe entra modeste et recueillie dans le temple du Seigneur, et, pendant tout le temps que dura le saint sacrifice de la messe, elle tint constamment les yeux baissés, ou fut occupée à lire dans son livre d'Heures, ou absorbée dans un pieux recueillement.

Lorsque fut arrivé le moment de combler tant de désirs, de rendre heureux tant de cœurs, le vénérable pasteur qui officiait se retourna, sans quitter l'autel, vers ces enfans qu'il avait formés avec tant de zèle et par des instructions si multipliées. Sa voix était sensiblement émue, des larmes coulaient le long de ses joues creusées par l'âge et par la sollicitude de

son ministère apostolique. Il prononça une allocution courte, mais animée, mais brûlante du feu de la divine charité; il retraça en peu de mots ce qu'il avait dit tant de fois à ces enfans sur les dispositions de foi, d'humilité, de confiance et d'amour avec lesquelles ils devaient s'approcher de Jésus-Christ.

Puis à la voix du prêtre succéda une autre voix, celle de Berthe, qui avait été choisie pour réciter l'acte qui précède la sainte communion. Au milieu du silence religieux qui avait suivi les paroles du vénérable pasteur, la jeune fille s'avance vers l'autel d'un pas timide, et commence d'une voix pure et sonore la prière qu'elle est chargée de faire au nom de tous ceux qui vont participer au même bonheur. Quelques minutes après, le plus profond mystère des bontés de Jésus-Christ était consommé, et Berthe, toute tremblante d'une humble et sainte émotion, avait

çu des mains du prêtre la première hos-
... Il est assurément bien peu d'enfans
i, dans ce moment solennel, aient été
nétrés plus vivement de la puissance
time de son Dieu. Tous les cœurs étaient
ligieusement émus de la piété de Berthe,
plus d'un vieillard, en la contemplant,
put retenir ses larmes.
Au milieu de cette émotion générale,
usée par la vue de cette jeune enfant
i paraissait si heureuse dans son re-
eillement, deux personnes surtout
aient plus vivement pénétrées : c'étaient
père et la mère de Berthe, M. et
adame Blanzac ; jamais ils n'avaient
rouvé une joie si pure. En parens chré-
ns, ils avaient accompagné leur fille à
table sainte. Ainsi faisait-on autrefois ;
un père, une mère, eussent rougi de ne
s montrer à leur enfant le chemin qui
nduit à l'autel de Jésus-Christ. Plus
une fois leurs regards s'étaient portés

sur cette enfant chérie ; ils avaient remarqué avec une sainte joie sa piété, sa ferveur et l'expression angélique de ses traits. Pendant la communion, plus d'une fois de douces larmes avaient coulé de leurs yeux.

Mais, quand tout fut terminé, et que les enfans, après un touchant discours du vénérable curé, descendirent processionnellement jusqu'à la porte de l'église, au moment où Berthe, les yeux toujours baissés, et paraissant insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, se trouva en face et tout près de ses parens, ceux-ci n'eurent plus assez d'empire sur eux-mêmes pour commander à leur attendrissement ; on les vit éclater en pleurs, joindre fortement leurs mains tremblantes, élever vers le ciel des yeux baignés de larmes, et les abaisser avec tendresse sur la pieuse enfant, qui ne leur avait été jamais si chère.

après avoir remercié le vénérable prêtre qui s'était donné tant de peine pour préparer ces chers enfans à la première communion, se retira modestement auprès de sa famille.

VII

LE PENSIONNAT.

Trois mois s'étaient rapidement écoulés depuis la première communion de Berthe, et cette aimable enfant s'était, depuis ce grand jour, affermie de plus en plus dans ses sentimens de piété. Elle se trouvait on

Le jour du départ fut fixé au lendemain. Madame Blanzac prit la route du midi de la France, pendant que son époux se dirigeait avec Berthe vers Paris.

Le voyage parut long à la jeune fille ; car il lui tardait de voir l'amie de sa mère, celle pour qui elle portait une lettre de recommandation, et qui devait remplacer auprès d'elle ses bons parens.

Arrivée à Paris, elle pria son père de la conduire immédiatement au pensionnat, l'assurant que rien ne serait capable de fixer ses regards avant qu'elle eût vu sa nouvelle maîtresse.

— Voilà donc cette chère enfant qui m'est recommandée avec tant d'instance, dit madame Lissac dès que Berthe parut devant elle. Mon enfant, je vous attendais: votre mère m'a écrit hier pour m'annoncer votre arrivée, et c'est de sa part que je viens de vous embrasser !

— Ah ! madame, dit aussitôt Berthe,

et vous parle-t-elle de sa santé ? Est-elle arrivée à sa destination ?

— Elle doit l'être en ce moment ; mais elle était encore en route quand elle m'a écrit. Elle est bien fatiguée du voyage ; mais, à part cet inévitable inconvénient, elle se porte assez bien.

— O mon Dieu ! soyez-en loué ! dit Berthe avec une profonde expression.

— Madame, dit M. Blanzac, je vois que ma femme nous a devancés ici ; j'ai lieu de penser qu'elle vous a fait toutes les recommandations désirables en vous écrivant...

— Oh ! oui, toutes celles que peut faire une bonne, une excellente mère.

— Madame, dit Berthe tenant à la main la lettre de madame Blanzac, ma mère m'avait chargée de vous remettre ce billet ; puisqu'elle vous a écrit particulièrement...

— Donnez, donnez toujours, mon enfant : je tiens pour très-précieux tout

ce qui me vient de mon Anna, et, à ce titre, chère Berthe, vous serez provisoirement ma fille.

— Vous êtes bonne pour moi, madame, dit Berthe.

Après quelques instans d'un entretien où furent échangées de part et d'autre d'aimables et affectueuses paroles, M. Blanzac laissa sa fille avec madame Lissac. Celle-ci, prenant familièrement le bras de Berthe, la conduisit dans un dortoir d'une propreté remarquable et parfaitement en ordre. Le parquet était ciré ; le papier de tenture qui couvrait la muraille offrait des couleurs tendres et gaies. Dans cette pièce, bien aérée, se trouvaient huit lits convenablement espacés ; l'un d'eux était celui de Berthe : on y avait déjà déposé tous ses effets, et la jeune pensionnaire se mit aussitôt en devoir de les ranger

A la première récréation qui eut lieu, Berthe, donc le caractère était liant et

aimable, eut bientôt fait connaissance avec ses nouvelles compagnes, qui, la plupart, semblaient un peu plus jeunes qu'elle. Une sous-maîtresse, nommée mademoiselle Camille, jeune personne réunissant toutes les qualités les plus propres à la rendre digne d'enseigner en l'absence et sous la direction de madame Lissac, n'eut pas de peine à plaire à Berthe. Elles se promenèrent long-temps ensemble sous les grands arbres du jardin, et s'entretinrent avec amitié.

M. Blanzac se proposait de passer au moins une huitaine de jours à Paris; mais un négociant est quelquefois commandée par les affaires. En se dirigeant vers l'hôtel où il avait coutume de se loger pendant ses séjours à Paris, il s'arrêta à l'hôtel des postes pour voir s'il n'y avait rien de nouveau pour lui. On lui remit une lettre de Limoges, adressée à Paris *bureau restant;* elle était de son fils

Marc, qui lui mandait que sa présence, d'après des avis reçus, devenait impérieusement nécessaire à Marseille, dans le plus bref délai, pour y régler des affaires majeures pour leur maison. Au reçu de cette lettre, M. Blanzac retint une place dans une voiture qui partait le lendemain à cinq heures du matin ; il quitta donc Paris sans pouvoir faire ses adieux à Berthe, qui n'apprit son brusque départ que par un billet qu'il lui écrivit avant de monter en voiture, et dans lequel il lui exprimait un vif regret de la quitter ainsi, et la chargeait d'être l'interprète de tous ses sentimens auprès de madame Lissac.

Les premiers jours, Berthe se trouva étrangement dépaysée ; elle était triste et silencieuse ; les attentions prévenantes et amicales de madame Lissac et de mademoiselle Camille ne pouvaient parvenir à lui rendre sa sérénité habituelle. La correspondance avec les objets de sa tendre

affection fut alors son unique recours, sa seule consolation. En s'entretenant avec ces personnes chéries la plume à la main, elle se faisait une douce illusion, et finissait par s'imaginer qu'elle causait encore avec elles. Elle écrivit de longues, très-longues lettres, d'abord à sa mère pour la féliciter de son heureux voyage, et pour lui annoncer son installation dans le pensionnat de madame Lissac, ainsi que le départ subit de son père. Elle ne tarissait pas sur les bontés qu'avait pour elle l'excellente institutrice, sur ses manières affectueuses, sur sa constante aménité; elle parlait aussi avec les plus grands éloges de mademoiselle Camille, qui la traitait déjà comme une sœur, et donnait à madame Blanzac une foule de petits détails sur ce qu'elle connaissait déjà de la règle de la maison. La plume devient volontiers un peu babillarde quand c'est le cœur qui la dirige. M. Blanzac eut aussi sa

longue épître. On lui reprochait avec les plus tendres expressions sa fuite précipitée, et l'on faisait les vœux les plus ardens pour son retour. Enfin une troisième fut adressée aux deux frères bien-aimés, Édouard et Marc.

Nous transcrirons ici une partie de cette dernière lettre, parce qu'elle servira à faire voir que les actions charitables de notre jeune héroïne étaient plutôt un besoin de son cœur qu'une habitude machinale, suite de la bonne éducation qu'elle avait reçue.

« Mes chers frères, écrivait-elle, je reviens ici à quelques recommandations sur lesquelles je n'ai peut-être pas assez insisté et que vous pourriez avoir perdues de vue. J'aime à croire que vous avez tenu bonne note de ce que je vous ai demandé pour la vieille Mathurine, notre bonne voisine. Je lui ai promis que mes bons frères Édouard et Marc me représente-

raient exactement auprès d'elle. Cette pauvre femme est maintenant si infirme, elle a eu tant d'amitié pour moi quand j'étais toute petite que c'est un devoir sacré pour moi de le reconnaître. Ainsi donc chaque dimanche sa petite rente doit lui être règulièrement comptée ; je vous recommande d'y songer. Nous compterons de tout cela à mon retour à Pierre-Buffière.

» Une autre chose que je vous prie très-instamment de mettre en ligne de compte, c'est ce qui regarde les honnêtes parens de ma compagne Jeannette, vous savez, cette modeste jeune fille qui a fait sa première communion le même jour que moi. Ils demeurent dans une pauvre masure, tout-à-fait à l'extrémité du faubourg. Vous demanderez Michel Leblanc, tisserand. Il s'agit pour eux d'aller les voir au moins une fois par mois, et de leur demander de ma part quels sont leurs plus pressans besoins. Je dis qu'il faut le leur

demander, car, sans cela, je les connais, ils sont incapables de rien réclamer. Ou plutôt donnez-leur d'une manière délicate ce dont nous sommes convenus, sans leur demander des détails qui pourraient les humilier. Cela vaudra infiniment mieux.

» Je compte sur vous, mes bons frères, et vous prie de me pardonner l'embarras que je vous laisse. Mais votre bon cœur m'est connu; je sais que c'est avec plaisir que vous vous associez à mes toutes petites charités : aussi je vous embrasse de tout mon cœur.

» Votre sœur bien aimante et bien aimée,

» BERTHE BLANZAC. »

Cependant peu à peu Berthe s'accoutuma à la vie de pensionnat. L'ordre et la régularité qui présidaient aux exercices de la maison lui semblaient très-favorables à l'étude. Elle se livra au travail avec une ardeur que madame Lissac était quelquefois obligée de contenir dans l'intérêt de sa santé. Berthe lui disait souvent en souriant que, loin de sa famille, elle ne pouvait pas mieux employer son temps qu'en travaillant ; que c'était d'ailleurs le moyen le plus sûr de rapprocher le moment heureux de son retour auprès de ses chers parens.

Aussi en peu de temps Berthe fit de rapides progrès. Les sciences et les arts, dont elle n'avait qu'une faible teinture à son arrivée chez madame Lissac, lui devinrent bientôt familiers, grâce à sa facile intelligence et à son application. Quelques mois avaient suffi à développer si heureusement son instruction. A la fin de l'année,

elle était devenue une des élèves les plus instruites du pensionnat. Il est vrai de dire que les excellens principes qu'elle avait reçus de sa mère adoptive avaient admirablement préparé les voies. La méthode de madame Lissac et les dispositions naturelles de Berthe ne pouvaient manquer d'obtenir le reste.

Mais revenons un moment à madame Blanzac. Elle avait trouvé sa sœur fort malade; pourtant elle eut la joie de voir qu'on avait empiré sa position en lui écrivant. Elle s'établit au chevet de la pauvre moribonde, lui prodigua les soins les plus délicats, de ces soins qui valent parfois beaucoup mieux que les remèdes de la médecine. La malade, au bout de quelques jours, se sentit renaître à la vie. Les médecins déclarèrent qu'elle était tout-à-fait hors de danger, mais que la convalescence serait très-longue et demanderait les plus grands ménagemens. Madame Blanzac,

en bonne sœur, crut devoir prolonger son séjour auprès d'elle. M. Blanzac, dans ses voyages, vint la voir en passant et lui donner des nouvelles fraîches de la famille. Trois mois plus tard, sa sœur étant parfaitement rétablie, madame Blanzac était de retour à sa maison de Pierre-Buffière et avait repris ses anciennes habitudes. Dès ce moment, elle aurait pu rappeler sa fille Berthe auprès d'elle : c'était le vœu de son cœur ; mais la voix de la raison fit taire ses affections. Elle jugea très-sagement que la jeune personne retirerait un grand profit des enseignemens de madame Lissac en demeurant dans son pensionnat jusqu'à la fin de l'année. On eut quelque peine, dans la famille, à se résigner à ce sacrifice ; mais à la fin on se rendit aux excellentes raisons de madame Blanzac, qu'on savait être plus sensible que personne à cette séparation.

Berthe soupirait aussi après le jour de

la réunion, et pourtant ses qualités de cœur lui avaient mérité de tendres amitiés parmi ses compagnes. Elle s'était attachée, par sympathie autant que par reconnaissance, à madame Lissac et à mademoiselle Camille. Elle aimait la seconde comme une sœur, et la première presque à l'égal de sa mère; et celles-ci lui rendaient bien ces doux sentimens. En changeant d'air, Berthe n'avait rien changé à ses habitudes de dévotion et de piété. Les fidèles de la paroisse de Saint-Louis-d'Antin la voyaient communier à toutes les époques des grandes fêtes de l'Eglise, et chacun était édifié, alors comme toujours, de sa tenue modeste et recueillie. Ces occasions solennelles dans une vie chrétienne rappelaient à Berthe le suprême bonheur qu'elle avait goûté le jour de sa première communion, et la fortifiaient dans l'engagement qu'elle avait pris ce jour-là de persévérer dans la voie de notre Seigneur Jésus-Christ.

Enfin le terme des études de l'année s'approchait. Les élèves préludèrent par les compositions à la distribution des prix.

On pense bien que, chez madame Lissac, ces solennités classiques, dont le principal but est d'entretenir l'émulation, qui fait la force de l'éducation, n'offraient point ce retentissement qui est aussi contraire aux lois du bon goût qu'à celles des bienséances. On n'y dressait point un théâtre, on n'y couronnait point les élèves au son de bruyantes fanfares, au lieu de se borner à les récompenser par le simple don d'un livre.

On s'y gardait bien aussi de cette sotte habitude qui tue l'émulation, de donner des prix à tous les élèves indistinctement, afin de flatter et de ménager l'amour propre des parens qui ont

la bonté d'être fiers des couronnes de leurs enfans.

Ainsi qu'on l'a déjà dit, madame Lissac ne voulait avoir qu'un certain nombre d'élèves, dont elle pût s'occuper. Elle préférait un personnel moins nombreux mais choisi à ces troupes d'enfans que certaines institutrices aiment à promener par la ville. Chez elle il fallait travailler avec zèle, et les élèves qui ne se montraient pas laborieuses étaient exclues de son pensionnat, de même que les abeilles paresseuses sont chassées de la ruche. Aussi, quand le grand jour de la distribution des prix arrivait, la sage et bonne institutrice qui les distribuait ne voulait-elle pas que celles de ses filles adoptives qui avaient bien travaillé toute l'année fussent punies d'avoir été un peu moins heureuses que leurs compagnes dans les compositions. *Si l'esprit qu'on veut avoir*, disait-elle, *gâte celui qu'on a*, la nécessité de mon-

trer la science qu'on a acquise, la crainte de n'y pas réussir, ne peuvent-elles pas aussi troubler la mémoire et paralyser les moyens ?

Des notes étaient donc prises exactement, pendant le cours des études, sur les progrès et la conduite des élèves ; et toutes celles qui d'un pas rapide avaient marché au but désiré pouvaient compter à la fin de l'année, sur une couronne, sans avoir la douleur de se la voir ravir par une rivale plus heureuse qui les aurait dépassées d'une ligne dans l'examen général.

S'il se trouvait ainsi plusieurs prix par classe, s'ils étaient un peu plus coûteux, madame Lissac en était satisfaite ; loin de s'en plaindre, elle s'en réjouissait : c'est que beaucoup de ses jeunes amies s'étaient distinguées cette année-là. Si la somme totale des pri

de chaque élève était un peu moins forte que si une seule l'eût emporté sur ses compagnes, c'était encore pour elle un sujet de joie : moins de larmes étaient versées, plus de cœurs étaient contens, nulle jeune émulation n'était découragée, nulle concurrente ne s'enorgueillissait, nulle autre ne devenait jalouse ou haineuse : toutes, au contraire, s'aimaient comme de bonnes sœurs, et souriaient à leurs succès mutuels.

Enfin arriva le jour si vivement souhaité, si impatiemment attendu, si joyeusement salué par les élèves de madame Lissac.

Mais pénétrons un moment dans le jardin où doit se faire tout à l'heure la distribution des récompenses. Le temps est superbe, il semble sourire à cette intéressante cérémonie. Une estrade est élevée sous l'ombrage de deux tilleuls touffus qui

forment comme un portique ; des guir-
landes de fleurs en décorent l'entrée. Là
tout est riant, tout est agréable, mais en
même temps tout est simple et naturel,
comme il convient dans un lieu consacré
à une fête de famille.

De chaque côté de l'estrade sont placées
les jeunes élèves du pensionnat. L'espoi
fait battre leurs cœurs et anime leur teir
du plus vif incarnat. Celles à qui la con
science ne reproche ni paresse ni dissipa
tion sont bienheureuses ; et cependar
toutes paraissent calmes, réservées ; ell
prouvent, et sentent peut-être pour
première fois que la joie n'est pas tor
jours bruyante, et qu'elle n'en est p
moins vive, quoique contenue par les lo
de la modestie, de la politesse et de
modération.

Quelle jeune personne pourrait ê
distraite, étourdie, rieuse en cette c

constance, dans une solennité si importante? Certes ce n'est pas Berthe, qui figure à la tête de ses compagnes, et qui, au moment de recevoir la récompense de ses travaux, se prend à regretter que sa mère, son père, ses frères, ne puissent être témoins de son nouveau triomphe.

Sur l'estrade où la plupart d'entre elles doivent être appelées siégent leurs doctes juges : là sont le vénérable curé de la paroisse, le digne prêtre chargé de leur instruction religieuse, enfin madame Lissac, leur bonne institutrice; à quelque distance de ceux-ci sont les parens des enfans, qui attendent, pour prix de leurs sacrifices, un gage des succès de leurs filles. Tout est donc agréable à la vue et doux au cœur dans cette réunion : et le vêtement blanc comme neige des jeunes personnes, et leur maintien décent, et leur air timide en présence de cette grave assemblée, et la physionomie rayonnante

de l'institutrice, et les regards où brillent l'espoir et la tendresse des parens. Tous les spectateurs examinent avec intérêt cette charmante pleiade de jeunes personnes qui tour à tour obtiendront quelques couronnes, et cherchent à deviner sur la physionomie de chacune d'elles quels seront ses succès.

Enfin la cérémonie commença. Madame Lissac fit une harangue fort courte, mais touchante et parfaitement appropriée à la circonstance. Elle exhorta ses filles chéries à travailler à leur propre félicité en continuant d'acquérir du savoir et des talens, et en s'efforçant surtout de pratiquer les vertus religieuses et morales, qui assurent notre bonheur dans cette vie comme dans l'autre. Après elle, M. le curé de la paroisse se leva et prit la parole. Il fit voir la religion comme la source d'où découlent toutes les qualités morales; sans déprécier ces prix, que lui-même

allait distribuer, il parla avec onction de cette couronne immortelle que chacun de nous doit s'efforcer d'obtenir un jour pour récompense de ses bonnes œuvres.

Après cette allocution, qui avait fait une profonde impression sur les esprits, M. le curé dit tout bas à madame Lissac qu'on pouvait commencer la distribution. Alors mademoiselle Camille, placée aux pieds de l'estrade, proclama les noms et prénoms de celles qui avaient mérité les prix. Berthe fut appelée plusieurs fois pour les premiers prix. Mais celui qui toucha le plus son cœur fut celui de bonne conduite et d'application, lequel était donné, aux voix, par les élèves elles-mêmes. Berthe avait les yeux humides de larmes de joie en recevant cette couronne ; en revenant à sa place, elle embrassa cordialement ses compagnes, et leur manifesta la plus vive reconnaissance.

Quand tous les prix furent distribués,

quelques élèves récitèrent des pièces de vers. La plupart des morceaux choisis avaient pour but de former non-seulement la mémoire des enfans, de leur enseigner à bien dire, mais encore de leur donner de bonnes pensées. Or, comme ils étaient tous à leur portée, chaque élève sentait tout ce qu'elle disait, récitait bien, et faisait plaisir à entendre.

L'une d'elles surtout charma l'assemblée par un organe enchanteur, une prononciation pure, un débit plein de sentiment : c'était Berthe. Elle récitait un poème fort touchant de Millevoye *sur la tendresse maternelle*. Elle en était aux derniers vers de ce poème, qui semblaient convenir parfaitement à la situation :

La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.

Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence....

A ces mots, Berthe se trouble, elle balbutie, elle pâlit... Elle venait d'apercevoir dans l'auditoire... son père, sa mère et ses deux frères, qui, à son insu, avaient eu la joie de la voir couronner.

— Bien, bien, ma chère enfant, dit madame Lissac, calmez votre émotion bien naturelle, et volez dans les bras de vos parens.

Berthe ne se fit pas répéter deux fois la permission; et l'instant d'après elle recevait les embrassemens et les félicitations de ses bons parens.

— Oui, ma Berthe, dit Edouard, nous avons voulu te venir chercher tous, parce que nous nous ennuyons bien depuis que nous ne t'avons plus.

— Ma sœur, croirais-tu, dit Marc, que monsieur notre frère voulait venir seul?... Mais j'ai réclamé mes droits, et tu me vois.

— Que je suis donc contente, mes bons amis! Mais, avant tout, avez-vous bien fait toutes mes petites commissions?

— Tu verras, reprit Edouard, qu'on ne te fera point de plaintes de nous.

Il est inutile de dire que cette arrivée avait été concertée entre madame Blanzac et madame Lissac. Ces deux anciennes amies furent bienheureuses de se revoir.

Le reste de la journée se passa au pensionnat, en famille. Rien ne fut plus touchant que les adieux que fit Berthe à madame Lissac, à mademoiselle Camille, à toutes ses compagnes. On se promit de s'écrire mutuellement pour entretenir l'amitié.

Quelques jours après, la famille Blanzac quittait Paris.

VIII

RETOUR AU PAYS NATAL.

Grande fut la joie à Pierre - Buffière quand on sut que mademoiselle Berthe allait revenir, et surtout quand on connut d'une manière positive le jour de son arrivée.

Ce jour-là, les domestiques de la maison, Claudine en tête, Jeannette et ses parens, et plusieurs autres personnes de la ville, attendirent une partie de la journée sur la route. La vieille Mathurine elle-même avait voulu, malgré ses mauvaises jambes, pouvoir faire la révérence à sa bienfaitrice à la descente de la voiture. Les claquemens d'un fouet, des pas de chevaux, le roulement d'un cabriolet, que la poussière empêchait encore de distinguer, avertirent enfin que les voyageurs arrivaient.

— Bonjour, mère Mathurine, bonjour, Claudine, bonjour, Jeannette et tous nos bons amis, dit Berthe avec bonté en mettant pied à terre ; il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus ; venez tous que je vous embrasse.

Ma bonne demoiselle, répondit Mathurine, il parait que le mauvais air de Paris ne vous a pas été défavorable, Dieu merci ;

vous êtes à présent bien plus belle femme qu'à l'époque où vous nous avez quittés.

— J'ai un an de plus, chère Mathurine. A propos, a-t-on eu bien soin de vous pendant mon absence ?

— Oh ! mademoiselle, je vous en réponds ; de près comme de loin, vous avez été ma providence. Messieurs vos frères, ces bons jeunes gens, tantôt l'un, tantôt l'autre, viennent toutes les semaines me voir plutôt deux fois qu'une.

— Si je n'avais pas compté sur eux, je n'aurais pas été si tranquille.

— Ah ! ma bonne demoiselle, ils ont bien fait la commission. Que le bon Dieu leur tienne compte de cette bonne œuvre ! Je le prierai toujours à cette intention, et aussi pour vous, ma bonne demoiselle Berthe.

— Eh bien ! ma bonne mère Mathurine, reprit Berthe, je veux le prier aussi et le remercier de m'avoir fait la grâce de

revenir au milieu de vous, et de vous avoir retrouvés bons, francs et dévoués comme autrefois. L'église n'est qu'à deux pas ; prenez mon bras, nous allons y aller ensemble. Maintenant je suis forte, je puis au moins vous soutenir...

— Ce n'est pas, ma chère demoiselle, comme le jour que vous me portiez ce panier de raves. Vous en souvenez-vous ?

— C'est avec bonheur que je m'en souviens, dit Berthe en pensant que c'était la première fois qu'elle avait vu sa bonne mère.

En ce moment, toute la famille prit, à l'exemple de Berthe, le chemin de l'église. Chacun y fit une courte prière à l'autel de la sainte Vierge. Berthe s'échappa un instant pour aller prier aussi sur la tombe de sa première mère. Sa surprise et sa joie furent à leur comble quand elle reconnut que, pendant son absence, cette

tombe avait été entretenue avec le plus grand soin. Tout autour croissait un gazon verdoyant; de petits ifs toujours verts s'élevaient aux quatre angles. A la tête étaient disposées en forme de berceaux un grand nombre de fleurs odoriférantes, qui jetaient leurs parfums dans les airs. Berthe, dans cette attention délicate, devina tout de suite la généreuse main de madame Blanzac, et se promit bien de l'en remercier; puis elle s'agenouilla auprès de la pierre, et prononça tout bas une fervente prière. Après quoi, se relevant et se retirant lentement, elle rejoignit ses parens, qui regagnaient leur habitation.

Berthe, en arrivant, alla d'abord saluer le portrait de sa première mère; puis elle descendit au jardin, et fut agréablement étonnée de voir son parterre tout émaillé de belles fleurs, parmi lesquelles se faisait remarquer une plate-bande de superbes

dahlias de couleurs riches et variées. Elle revint aussitôt embrasser madame Blanzac pour la remercier de toutes ses attentions pleines de bonté.

IX

SOUVENIRS DU PENSIONNAT.

Qu'on se trouve bien quand, après une absence, on a le bonheur d'être réuni à tous ceux que l'on chérit le plus au monde, quand on respire le même air qu'eux, quand on les a, pour ainsi dire, sous la

main ! Ainsi pensait Berthe revenue dans la maison paternelle. Son installation fut bientôt faite. Elle recommença son existence d'autrefois, s'associant bien volontiers aux travaux et aux occupations de sa mère, et continuant, toujours sans ostentation, ses petites fondations de charité.

Déjà depuis deux mois elle était de retour à Pierre-Buffière, et quoiqu'elle eût pensé souvent aux amies qu'elle avait laissées au pensionnat, quoiqu'elle eût souvent parlé d'elles avec madame Blanzac, elle ne leur avait pas encore écrit, malgré la promesse qu'elle leur en avait faite. Elle se reprocha cette négligence, qui pouvait donner une fâcheuse et fausse idée de son cœur, et se mit en devoir de la réparer.

Elle écrivit donc une lettre, fidèle expression de ses sentimens, et adressée à madame Lissac ; elle y joignit un billet de

même nature pour mademoiselle Camille. Elle demandait en même temps à ses deux institutrices la permission de leur offrir à chacune un petit présent, qu'elle les conjurait d'accepter comme faible souvenir de son attachement. Ces présens consistaient en deux gracieux volumes magnifiquement imprimés, ornés de jolies vignettes, dorés sur tranche et richement recouverts en velours avec fermoirs et étuis : c'étaient l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite par le père Gonnelieu, et le *Livre du Fidèle*. Le premier était pour madame Lissac, l'autre pour mademoiselle Camille. Berthe chargea ses frères de faire parvenir livres et lettres à leur destination.

Quinze jours après cet envoi, M. Blanzac, arrivant de Limoges, tenait à la main une lettre qu'il fit voir à Berthe du plus loin qu'il l'aperçut. Sa fille

courut légèrement à lui ; et après l'avoir embrassé :

— Cher père, lui dit-elle, que me montrais-tu donc là ?

— Devine, Berthe ; je viens tout exprès pour cela.

— Une lettre ! elle est sans doute de madame Lissac ?

— Justement. J'ai pris la liberté de la décacheter : tu n'auras pas la première le plaisir de la lire. La voilà.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria Berthe en rentrant dans la maison. Maman, maman, une lettre de ma bonne amie de Paris ! Je vais te la lire, si tu veux le permettre.

— Je partage ta joie, ma chère Berthe. Tu sais qu'Ernestine a de nouveaux droits sur mon amitié, et que ses nouvelles me sont toujours agréables, surtout si elle se porte bien ; mais c'est à toi qu'elle a écrit, c'est à toi de lire.

— Je commence donc ; ayez la bonté de m'écouter :

« J'ai été vivement touchée, ma chère Berthe, en recevant le pieux souvenir que vous m'avez adressé... »

— Que vous m'avez adressé ! interrompit Berthe ; voilà qui n'est nullement aimable ! Elle me tutoyait là bas... et parce que je suis ici, un *vous* glacial ! Ne serait-ce pas pour me punir de l'avoir quittée ? Oh ! c'est égal, je lui en ferai des reproches.

— Berthe, tu te fâches comme une enfant parce qu'on te traite en grande demoiselle. Je suis sûre que le ton du reste de la lettre te détrompera, dit madame Blanzac en souriant.

— Je reprends, puisque vous le croyez ainsi, dit Berthe un peu rassurée :

« J'ai été vivement touchée, ma chère Berthe, en recevant le pieux souvenir que vous m'avez adressé. Par un privilége particulier, il réunit tous les genres de mérites. Le plus grand de tous, à mes yeux, sera de rappeler à ma pensée une élève bien-aimée, qui a continuellement donné dans ma maison des exemples que je voudrais voir toujours suivis.

» En lisant ce livre sublime, je demanderai souvent à celui qui l'a inspiré de vous bénir et de vous protéger.

» Votre amie pour la vie,

» E. Lissac.

» *P. S.* Mademoiselle Camille, qui vous aime et vous regrette beaucoup, me charge de vous envoyer ses remercîmens. Le *Livre du Fidèle* l'accompagnera souvent avec le souvenir de Berthe. »

— N'est-ce pas là une charmante lettre? s'écria M. Blanzac.

— Elle me fait tant de plaisir, reprit Berthe, que je veux la conserver comme un bien précieux monument d'une sincère amitié.

— Oui, ma Berthe, tu feras bien de la conserver, dit encore M. Blanzac : un titre pareil vaut mieux qu'une foule de titres de noblesse achetés à prix d'or. C'est un véritable titre de vertu... Mais j'en aurais besoin : prête-la-moi.

— Vous me la rendrez, cher père, entendez-vous bien ?

— Je te le promets ; tu l'auras demain.

Et, le lendemain, la lettre de madame Lissac, placée dans un beau cadre doré, se montrait dans la chambre de Berthe, un peu au-dessous du portrait de sa mère. Berthe, par modestie, désirait qu'on la cachât dans une armoire ; mais M. et madame Blanzac, auxquels vinrent se

joindre Edouard et Marc, parvinrent à vaincre ses scrupules, en lui protestant qu'elle leur ferait le plus grand plaisir en cédant à leur demande.

Depuis ce moment, la lettre encadrée de madame Lissac est un des principaux ornemens de la chambre de Berthe.

X

Nous avons montré Berthe comme un modèle aimable de vertu. Son institutrice elle-même est venue confirmer nos éloges. Espérons que nos jeunes lectrices ne liront ni sans intérêt ni sans profit l'histoire de sa jeunesse.

Berthe n'est pas encore bien avancée dans la vie ; mais elle continue à marcher dans l'heureuse voie qu'une éducation chrétienne lui a tracée. Riche des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, parée de tous les dons de la jeunesse et de la fortune, elle met tout son bonheur à faire celui des êtres chéris qui l'entourent et qui l'aiment. Edouard, son frère aîné, marié depuis plusieurs années, lui a donné une petite nièce dont il a voulu qu'elle fût la marraine. Cette enfant, par ses soins et par son exemple, deviendra un jour une autre petite Berthe, et cette idée sourit à la jeune marraine ; en attendant, elle prodigue à sa filleule les caresses et les gâteries ; elle lui rend avec usure ce qu'elle reçut autrefois de ses deux bons frères, et se plaît à l'appeler sa jolie pouponne. Ses fleurs, l'étude, sa correspondance avec ses amies de Paris, madame Lissac et mademoiselle Camille,

voilà ses délassemens de prédilection ; et elle y revient avec plaisir, pourvu toutefois que des soins plus importans et plus utiles ne la réclament pas ; car elle est demeurée fidèle à son aimable obligeance primitive comme à ses autres vertus.

Enfin, pour achever de la faire connaître, nous dirons que sa reconnaissance, son affection, son dévouement pour sa seconde mère, semblent l'emporter sur tout autre sentiment. Elle ne veut point s'éloigner d'elle, elle voudrait lui consacrer son existence ; elle serait heureuse de ne jamais se séparer d'une famille qui l'a toujours entourée de tant de bonheur. Mère, père, frères, tous aiment à l'envelopper, pour ainsi dire, dans une même tendresse. Il faudrait n'avoir rien dans le cœur pour ne pas comprendre et désirer une pareille félicité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

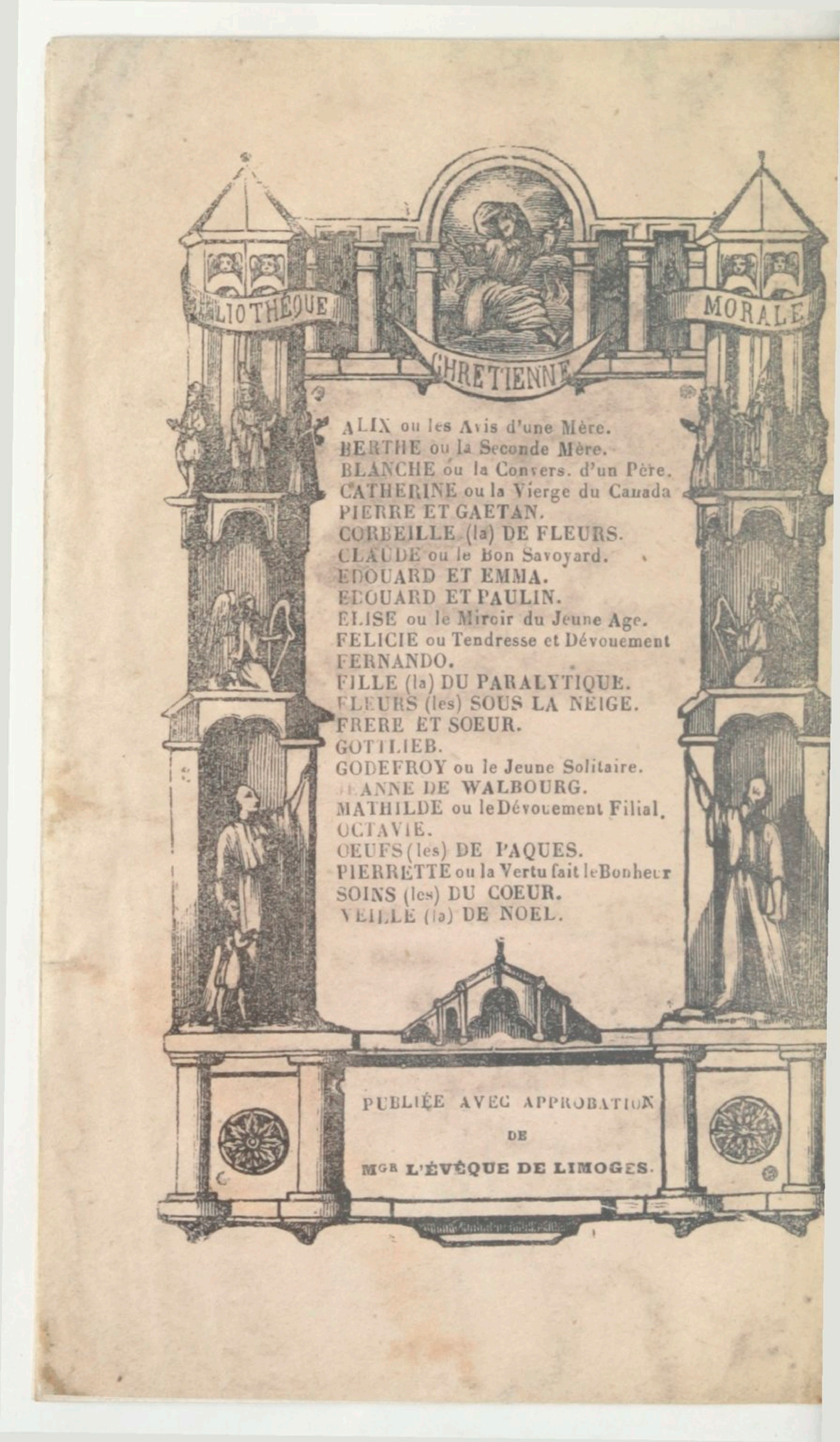
CHAP. Ier. — Le Panier de raves, 7
II. — Première éducation de de la petite Berthe, 24
III. — L'agréable surprise, 39
IV. — Le Portrait, 61
V. — Education du cœur, 82

VI. — Première communion de Berthe, 109
VII. — Le Pensionnat, 126
VIII. — Retour au pays natal, 156
IX. — Souvenirs du Pensionnat, 162

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

FIN DE LA TABLE.

LIMOGES. — IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.



BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE MORALE

ALIX ou les Avis d'une Mère.
BERTHE ou la Seconde Mère.
BLANCHE ou la Convers. d'un Père.
CATHERINE ou la Vierge du Canada
PIERRE ET GAETAN.
CORBEILLE (la) DE FLEURS.
CLAUDE ou le Bon Savoyard.
EDOUARD ET EMMA.
EDOUARD ET PAULIN.
ELISE ou le Miroir du Jeune Age.
FELICIE ou Tendresse et Dévouement
FERNANDO.
FILLE (la) DU PARALYTIQUE.
FLEURS (les) SOUS LA NEIGE.
FRERE ET SOEUR.
GOTTLIEB.
GODEFROY ou le Jeune Solitaire.
JEANNE DE WALBOURG.
MATHILDE ou le Dévouement Filial.
OCTAVIE.
OEUFS (les) DE PAQUES.
PIERRETTE ou la Vertu fait le Bonheur
SOINS (les) DU COEUR.
VEILLE (la) DE NOEL.

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE

MGR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.